

(110122)

L E

JALOUX SANS AMOUR, //

C O M É D I E

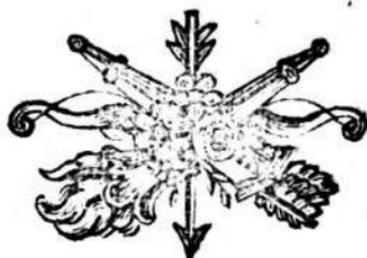
EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES,

P A R M. I M B E R T.

*REPRÉSENTÉE pour la première fois par les
Comédiens François, le 8 Janvier 1781,
& remise au Théâtre le 20 Juillet 1785.*

S E C O N D E É D I T I O N ,

Corrigée & conforme à la Représentation actuelle.



A P A R I S ,

C H E Z P R A U L T , I M P R I M E U R D U R O I ,
quai des Augustins , à l'Immortalité.

M. D C C. L X X X V .

PERSONNAGES.

Le Comte d'ORSON.	<i>M. Molé.</i>
La Comtesse d'ORSON.	<i>Mlle. Contat.</i>
Le Marquis DE RINVILLE.	<i>M. Vanhove.</i>
Le Chevalier D'ELCOUR.	<i>M. Fleury.</i>
Mlle. D'ORSON.	<i>Mlle. Olivier.</i>
LISETTE.	<i>Mlle. Joly.</i>
FRONTIN.	<i>M. Daxincourt.</i>
DUMON.	<i>M. La Rochelle.</i>

La Scène est à Paris, chez le Comte d'ORSON.

N. B. On avertit ici les personnes qui, par état ou par amusement, voudront jouer cette Pièce, qu'on a imprimé les positions des Scènes, suivant l'indication qu'en a bien voulu donner le Secrétaire de la Comédie Française.



L E

JALOUX SANS AMOUR,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L I S E T T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

UN serviteur, fidèle & sage,
Mon enfant, fait toujours passer
Les devoirs du service avant ceux du ménage.

L I S E T T E .

Ainsi donc tu vas me laisser,
Sans me dire un seul mot ?

F R O N T I N .

Si fait, ma chère femme ;
Je te dis . . . bon jour.

L I S E T T E .

Oui, pour t'enfuir de ces lieux.
Tous tes bons-jours sont des adieux.

F R O N T I N .

J'attends ici mon maître.

L I S E T T E , *entendant sonner.*

Et moi j'entends, Madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

F R O N T I N , *seul.*

MON cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.
Quand dans la tête on a plus d'une affaire,

A 2

Il faut se raconter le soir ce qu'on a fait,
 Et le matin ce qu'on doit faire.
 D'abord, aller parler au jouailler Martin ;
 Venir de mon meffige aussitôt rendre compte ;
 Puis porter à Sophie un billet du matin ;
 Puis . . . voilà tout , je crois. Monsieur le Comte
 Ne me laisse pas vivre en homme désœuvré.
 De deux emplois ici je me vois honoré :
 Courir après Sophie, & garder la Comtesse ;
 Avoir l'œil sur la femme, & servir la maîtresse ;
 Ce n'est pas là, je crois, un petit embarras.
 Mais ne nous plaignons point ; mon maître n'a-t-il pas
 Une peine égale à la nôtre ?
 Comme nous, il a deux emplois
 'Assez embarrassans : être tout-à-la-fois
 Jaloux de l'une, amant de l'autre ;
 C'est employer son tems, je crois.
 Voici le Chevalier. Tâchons de disparaître.
 Je crains son entretien. Quoiqu'ami de mon maître,
 De notre train de vie il paroît mécontent ;
 Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
 Hier il en faisoit autant.
 (Il fait semblant de ranger dans l'appartement, pour
 tâcher de s'esquiver.)

SCÈNE III.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à part.

F R O N T I N, ce confident, si discret, si fidèle,
 Pourroit bien nous servir à démasquer la belle.

(Haut.)

Bon jour, monsieur Frontin.

F R O N T I N.

Monsieur le Chevalier !

L E C H E V A L I E R.

Venez, des bons valets rare & parfait modèle.

F R O N T I N.

Monsieur le Chevalier !

LE CHEVALIER.

Vous savez allier

L'amour & le respect, la prudence & le zèle.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !...

LE CHEVALIER.

Approchez ; allons, point de pudeur.

Tant de timidité me paroît bien étrange !

Quand on mérite la louange,

Il ne faut pas en avoir peur.

(*A part.*) FRONTIN. (*Haut.*)

Voudroit-il me sonder ? Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh non, point du tout ; c'est justice.

Je vous trouve pour le service

Un homme d'or.

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Aussi

Le Comte librement vous parle, vous écoute ;

Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, Monsieur, en ami ?

Monsieur le Chevalier veut plaisanter, sans doute.

Oh ! Monsieur fait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui

Doit laisser de distance entre un valet & lui.

Non, il se rend justice, & je fais me la rendre.

Comme il connoît ses droits, je connois mon devoir.

Vraiment, il nous feroit beau voir,

Moi, monter jusqu'à lui, lui, jusqu'à moi descendre !

Il seroit, à vrai dire, un sot de le vouloir ;

Je serois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'est être trop modeste : un fidèle valet,

Sans avilir son maître, obtient sa confiance.

Le Comte est juste ; il vous connoît discret ;

Et je gagerois bien, s'il a quelque secret,

Qu'il vous en a fait confidence.

Il le doit du moins.

FRONTIN, *d'un air indifférent.*

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas;

(*A part.*)

Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN, *d'un air pénétré.*

Ah! Monsieur, il n'est plus. ce tems passé trop vite,
Où les maîtres moins fiers, plus sages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus secrets desseins.

Dans leurs plus graves entreprises,
D'amour, d'hymen, de tout absolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,
Je ne m'étonne plus s'ils font tant de sottises!

Pour le conseil on nous a cassés tous:

Hors les momens où l'on nous gronde;

On ne songe pas plus à nous

Que si nous n'étions pas au monde.

Le service autrefois de tant d'honneur suivi,

Est bien tombé! c'est à n'y rien connoître.

Quelle pitié! maintenant chaque maître
Ne prend des serviteurs que pour être servi!
Des valets confidens? on n'en voit plus paroître;

Il ne s'en fait plus ici-bas

LE CHEVALIER.

Oh! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.

(*A part.*)

Il s'avance.

LE CHEVALIER, *à part.*

(*Haut.*)

Il recule. Oh! ça, mon cher, écoute;
Entre nous, comment va son cœur?

FRONTIN.

De qui, Monsieur?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute

Il la voit souvent?

(7)

FRONTIN.

Qui, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Parbleu, cette aimable personne.

FRONTIN.

Je ne vous entends point. Monsieur en connoît tant! . . .

LE CHEVALIER, *s'approchant de l'oreille de Frontin.*)

Sa maîtresse. Hem? cela s'entend?

FRONTIN, *(reculant deux pas.)*

Ah! Monsieur!

LE CHEVALIER.

Quoi! cela t'étonne!

Quel mal vois-tu donc à cela?

FRONTIN.

O ciel! que me dites-vous là?

Comment! Monsieur pourroit vivre en mari coupable,

Possédant une épouse honnête, douce, affable,

Qui n'a nul défaut, nul travers;

Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers,

N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable!

Non, Monsieur, non cela n'est pas croyable;

Et si la chose étoit réellement,

Sans un chagrin mortel, je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne fais rien, soit. Dis-moi seulement,

Ton maître... à ton insçu, va-t-il assidûment? . . .

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre;

Cet entretien pour vous n'est qu'un amusement.

Etre gai, je le fais, est votre affaire unique;

Mais j'en ai d'autres, moi: si je les différois,

Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois

Ce beau renom de parfait domestique:

Je veux le conserver. Pardon, Monsieur, pardon.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, *(seul.)*

LE coquin est impénétrable.

Et cependant la Comtesse d'Orson

Se désole , est inconsolable !
 Son cœur auprès de moi se déguisoit en vain ;
 Hier j'en arrachai l'aveu de son chagrin.
 Cesser de plaire étoit trop peu pour elle ,
 Il faut que son injuste époux
 Joigne à l'affront d'être infidèle ,
 Le travers d'être encor jaloux.
 Cet assemblage-là n'est que trop en usage :
 Plus d'un époux , en promenant ses vœux ,
 Au dehors est amant volage ,
 Au dedans , mari soupçonneux.
 D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître ;
 Il est de faux jaloux , j'en trouve chaque jour ;
 Et l'amour-propre fait peut-être
 Autant de tyrans que l'amour.
 La Comtesse , quoiqu'un peu fière . . .
 La voici .

SCÈNE V.

LA COMTESSE , LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

CHEVALIER , vous dînez avec nous ?

LE CHEVALIER.

Mais . . .

LA COMTESSE.

Point de mais , car j'ai compté sur vous :
 Je vous retiens pour la journée entière.
 Vous êtes gai ; moi , vous n'en doutez pas ,
 J'ai besoin de gaieté.

LE CHEVALIER.

Madame , je désie

Mon enjoûment , dont on fait de cas ,
 De pouvoir égaler votre philosophie.
 Sans que votre chagrin ait jamais éclaté ,
 Des amours de d'Orfon vous avez connoissance ;
 Vous feignez , par votre silence ,
 D'ignorer sa légèreté ;
 Et votre amoureuse prudence

Dérobe

Dérobe aux yeux d'autrui son infidélité ;
 Comme vous cacheriez votre propre inconstance !
 Par exemple , sa fête arrive ; c'est demain :
 A son insçu , d'Erbon fait exprès une pièce
 Pour son bouquet , où l'on vous voit soudain
 Prendre un rôle amoureux , touchant , plein de tendresse .
 On vous croiroit heureuse au milieu du chagrin .

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ? la plainte , en pareille infortune ;
 Est toujours inutile . . . & souvent importune .
 Tout inconstant qu'il est , Chevalier , entre nous ,
 Je l'avouérai , j'aime encor mon époux .
 Mes reproches pourroient exciter sa colère .

Si je suis triste auprès de lui ,

Il me fuira , pour éviter l'ennui .

Quoi ! si , même en l'aimant , j'ai cessé de lui plaire ;
 Croirai-je que l'humeur , les cris me le rendront ?

Dois-je espérer que mes plaintes feront

Ce que mon amour n'a pu faire ?

Contre moi ce seroit l'armer :

Exhaler son dépit contre un mari coupable ;

C'est , en voulant se faire aimer ,

S'efforcer d'être moins aimable .

L'avouérai-je ? Il me semble aussi que dès ce jour ;
 Feignant de ne pas voir un amour qui me blesse ,

Je facilite son retour ,

S'il me rend jamais sa tendresse .

Mais s'il favoit déjà qu'on m'a dit ses secrets ;

Une fausse pudeur , mêlée à ses regrets ,

Peut rendre vain un remords véritable ;

Pour ne pas s'avouer coupable ,

Il le seroit peut-être encore après .

LE CHEVALIER.

Oh ! pour le coup , c'est-là , je le confesse ;

Mettre d'accord l'amour & la raison .

LA COMTESSE.

Quoiqu'il en soit , pour vous , vivez avec d'Orson ;

Attendez que le tems me rende sa tendresse .

Vous voulez épouser sa sœur , dont la jeunesse . . .

A propos , Chevalier , (pour changer l'entretien

B

Qui , gravé en commençant , malgré moi pourroit bien
 Finir encor par la tristesse)
 Votre ami , dès long-temps , d'Orson veut aujourd'hui
 Par d'autres nœuds vous attacher à lui ;
 Il desire votre alliance.
 Mais , vous le dirai-je ? entre nous ,
 Je redoute souvent en vous
 Un certain air... peu sage , un ton d'insouciance. . .
 De bonne foi , trouvez-vous , là ,
 Que , sans risque , d'Orson vous destine pour femme
 Sa jeune sœur ?

LE CHEVALIER.

Je vous entends , Madame.

Vous craignez... des écarts. Oh ! ce n'est plus cela.
 Bon , je me suis rangé ; mais là , réforme entière.
 Il est vrai qu'autrefois , apôtre de l'amour ,
 Mille brillants exploits ont marqué ma carrière.
 Peu touchés de ma gloire , un jour
 Mes chers parens , je le confesse ,
 Furent près d'obtenir un ordre de la Cour
 Pour m'enfermer , par défaut de sagesse.
 Peut-être ils disoient vrai ; mais on voit bien , je croi ;
 Que maintenant c'est par-là que je brille ;
 Je suis plus sage qu'eux , à coup sûr ; & ma foi
 Aujourd'hui ce seroit à moi
 A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement
 Guéri , là , tout-à-fait ?

LE CHEVALIER.

Oh ! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne fais , quelquefois je trouve difficile. . .

LE CHEVALIER.

Ah ! soyez raisonnable aussi.

Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon style ;
 Car bien que ma réforme ait des mieux réussi ,
 Elle est nouvelle encor , c'est un apprentissage ;
 J'ai bien changé mes mœurs ; mais ma foi , jusqu'ici ,
 Je n'ai pas eu le tems de changer mon langage.

Agir, vaut, après tout, mieux que parler, dit-on!
Combien de gens qui, dans la vie,
Se conduisent en foux & qui parlent raison!
Pour moi j'agis en sage & je parle folie.

Voyez un peu le grand malheur!
Madame, pour mon style ayez quelqu'indulgence;
Encore un coup, par lui ne jugez point mon cœur;
Je ne suis libertin que par réminiscence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, à parler franchement,
Si j'étois père de famille,
Avec tout l'or du monde, impitoyablement
Je refuserois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu sagement;
Quelque peu de dérangement
Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez?

LA COMTESSE.

Cette idée est neuve. Apparemment,
Chevalier, c'est ici quelque réminiscence?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je crains tout précoce Caton;
Je crains toujours son arrière saison.
On n'est pas bon marin, si l'on n'a fait naufrage;
A force de broncher, on marche en sûreté:
Il faut enfin, pour être vraiment sage,
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, sur votre mariage
Je reprends ma sécurité.
Mais notre jeune sœur? ça, que pensez vous d'elle?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop... Ma foi.

LA COMTESSE.

Cette crainte est encor nouvelle.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai peur. N'en dép'aïse à l'effroi
Que vous donne mon caractère,

Je crois que c'est moi seul qui suis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire ? Expliquez-vous ?

LE CHEVALIER.

Votre charmante sœur a tout ; elle fait plaisir.

De son couvent elle apporte chez nous

Cette aimable candeur qui nous est étrangère :

Malgré sa précoce raison,

Son esprit toujours gai conserve encor le ton

Et presque les goûts de l'enfance ;

C'est un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y pense,

Elle est bien jeune ! elle n'aime encor rien !

Elle a mon cœur, & moi j'attends le sien !

Sous les loix de l'hymen sans peine elle se range ;

Mon enjouement lui plaît ; je la vois chaque jour ;

Mais il est clair qu'on me donne en échange

De l'amitié pour de l'amour.

C'est perdre gros !

LA COMTESSE.

Un peu de patience.

L'amour viendra ; peut-être est-il déjà venu.

LE CHEVALIER.

Il se cache donc bien !

LA COMTESSE.

Non, je trouve... j'ai vu

Dans ses regards un air de complaisance,

Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi, je voi

Qu'avec plaisir elle cause avec moi.

Ma gaité lui plaît ? elle en use.

Je lui parle d'amour ? après,

Demandez-lui si je lui plais ;

Elle répond que je l'amuse.

Voilà tous mes succès.

LA COMTESSE.

Attendez jusqu'au bout.

D'avance je vous suis garant de sa tendresse.

Mais à notre vieux Oncle attachez-vous sur-tout ;

Vous connoissez son crédit, sa richesse ;

Il aime sa petite nièce. . .

Comme il vous aimera , j'en ferois le serment.
 Du fond de son château , le marquis de Rinville
 Vient passer avec nous quelques jours seulement.
 Il faut vous le dépeindre. Aimable , doux facile ;
 Sur un mot , quelquefois , le Marquis brusquement ,
 De l'extrême douceur passe à l'emportement ;
 Sitôt qu'il parle , il aime qu'on l'admire ;
 Et quand ce qu'il a fait , ou ce qu'il vient de dire ,
 Mérite la louange , on le voit à l'instant
 Faire lui-même sa satire ,
 Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend.
 Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime ;
 Il met à les servir une chaleur extrême ;
 Toujours allant , venant , actif , plein de raison ,
 Même d'esprit.

LE CHEVALIER.

Je connois son mérite ;

Je fais aussi comme il aime d'Orson.

Mais le plaisant , c'est que sur sa conduite

Il n'ait pas le moindre soupçon.

Il croit voir , en vous deux , Astrée & Céladon ,

Et son erreur ne doit pas nous surprendre ;

Chez la femme l'ennui prend l'air gai ; chez l'époux ,

L'infidèle est caché sous les traits du jaloux :

Qui pourroit ne pas s'y méprendre ?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'EST encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle! . . .

LE MARQUIS.

Oui , je dine avec vous ;

J'ai changé mes projets. Il n'est pas si facile

De se débarrasser du marquis de Rinvillè.

(*A la Comtesse.*)

Monsieur le Chevalier, votre valet. Ma foi,
Le cher époux aussi revient : je vous l'amène.

Cela vous fait bien de la peine ?

Vous m'en voulez ?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, je le croi.

Que vous vous haïssez ! . . . Savez-vous qu'il m'étonne.

Comment ! il raffole de vous.

C'est un amant, & non pas un époux.

Oh ! celui-là, je vous le donne

Pour un mari fidèle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidèle est bien vu !

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orson n'en est pas convenu ;
Mais j'ai vu ce travers, & je le lui pardonne.

(*Confidemment.*)

Avouez cependant qu'en lui donnant la main,

A ce qui vous arrive enfin

Vous étiez loin de vous attendre ?

LA COMTESSE, *en soupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que le connoissant peu,

Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu,

Trouver un époux aussi tendre ?

Que vous ne comptiez pas du moins

En être à la fleurette encore, aux petits soins,

Une fois la nôce passée ?

LA COMTESSE.

Mon oncle ! . . .

LE MARQUIS.

Hem ? vous voir aimer si constamment !

A la folie ! éperdûment !

Comme un enfant gâté sans cesse caressé !

LA COMTESSE.

De grace , brisons sur ce point . . .

LE MARQUIS, *s'emportant.*

Eh bien , quoi ! ne diroit-on point :

Qu'il vient sortir de ma bouche

Des termes , quelques privautés

Dont votre pudeur s'effarouche ?

Vous avez quelquefois des puérilités . . .

Vous fais-je tort de ? . . .

LA COMTESSE.

Non , sans doute ;

Et ce n'est rien de tout cela ;

Mais je crois que ces discours-là

Amusent peu Monsieur , qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame ! . . .

LE MARQUIS.

Eh pourquoi donc , s'il vous plaît ? moi , je croi ;

Que ceci l'intéresse ainsi que vous & moi.

Oui , Monsieur , vous avez mon estime ; & j'espère

Qu'à son tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferois tout , Monsieur , pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous soupçonne un fort bon caractère ;

Oui , jamais d'humeur , toujours gai ;

Ici d'abord je vous ai distingué ;

Et j'aurois fait le choix que d'Orson vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué

De donner à sa sœur un époux enjoué.

A mon sens , la gaité vaut presque la sagesse . . .

On dit que c'est un don : pour moi , je le confesse ;

J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur ,

Comme un seul homme gai fait bannir la tristesse !

L'homme gai , dans le monde , est un vrai bienfaiteur.

Moi-même , pour beaucoup , je voudrois de bon cœur

L'être aussi malgré la veillesse.

LE CHEVALIER.

J'ignore si réellement
L'âge a, Monsieur, pris sur votre enjouement ;
Mais quant à moi, je vous proteste *
Qu'ï vous juger sur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reste.

LA COMTESSE.

Mon oncle ? il est plus gai que nous ;
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous ?

Ma foi, dans cette triste vie
Je ris tant que je peux, je ne le cèle point.
Le code entier de ma philosophie
Se renferme dans ce seul point.
Pourquoi donc s'affliger tant que le plaisir dure ?
Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer ?
Dois-je prendre au mois d'Août le manchon, la fourrure,
Parce qu'il doit geler au milieu de Janvier ?
Au gré du tems, je m'amuse ou m'ennuie ;
Comme il vient, je le prends ; quand la goutte me tient,
Je ne fais pas le fier, je crie ;
Je ris d'autant quand ma santé revient.
Mais peut-être, ma nièce, avec mon bavardage,
Je radote ? hem ? n'est-ce pas, mes amis,
C'est le lot des vieillards, c'est un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, si l'on radote en tenant ce langage,
Nulle sagesse, à mon avis,
Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, Messieurs, je vous quitte un instant.
D'Elcour, je vais parler à ma sœur qui m'attend ;
Elle a quelque chose à m'apprendre ;
Et les secrets qu'on va me confier,
J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCENE VII.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

VOICI d'Orson; j'ai cru l'entendre:
Gageons, monsieur le Chevalier,
Qu'au passage elle va l'attendre,
Pour lui dire en particulier
Son petit bonjour. Hem?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être?

LE MARQUIS.

Oh ! oui, ces pauvres enfans là!
Ce sont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, à part.

Oui-dà, c'est fort bien s'y connoître.

LE MARQUIS.

Allons trouver d'Orson. Monsieur, j'attends de vous
Qu'à son tour ma petite nièce,
Quand une fois vous serez son époux,
Aura le sort de la Comtesse.

LE CHEVALIER, à part.

C'est lui vouloir grand bien!

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins!

Vous me le promettez?

LE CHEVALIER.

J'emploirai tous mes soins.

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage,
Vous montrerez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orson.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, Monsieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà ! bon ! serment d'amoureux !
Qui promet trop, tient peu : laissez ce style ;
Aimez autant, c'est tout ce que je veux.

C

LE CHEVALIER.
Je vous jure, Monsieur, qu'il me sera facile
D'obéir sur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.
Eh non !

LE CHEVALIER.
Pardonnez-moi, Monsieur ; je vous assure. . .
Mon cœur me dit. . .

LE MARQUIS.
Il ment.

LE CHEVALIER.
J'ai là
De quoi l'aimer. . .

LE MARQUIS.
Eh ! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.
Je sens bien plus. . .

LE MARQUIS.
Ne sentez que cela.

LE CHEVALIER.
Je vous dis. . .

LE MARQUIS.
Eh, Monsieur !

LE CHEVALIER.
Mon cœur. . .

LE MARQUIS, *le prenant par-dessous le bras
& l'entraînant.*

Ah ! quelle rage !
Ma nièce ne veut pas qu'on l'aime davantage.

Fin du premier Acte.

 ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER , LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

D'ORSON, à ce que j'apperçoi,
 Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,

Ne peut l'emporter sur la nôtre;

Et nous boudons toujours! souvent, Dieu sait pourquoi!

Nous ne pouvons, le Comte & moi,

Ni vivre en paix, ni vivre l'un sans l'autre,

Ce qui, par exemple, est pour nous

La cause d'un débat toujours prêt à renaître;

C'est son caractère jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux? oh! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être :

Car la Comtesse enfin doit à peine endurer

Cette ennuyeuse frénésie.

LE MARQUIS.

Eh! non, non; les amans, j'ose vous l'assurer,

Se plaignent de la jalousie,

Et sont ravis de l'inspirer :

Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;

Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.

Pour mon neveu, je le confesse,

Du privilège il use largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment

Il nous suivoit.

LE MARQUIS, après avoir rêvé.

Ah! la bonne folie!

C 2

Ma nièce alloit écrire un mot à son amie;
 J'oserois gager hardiment
 Qu'il est parti sans nous rien dire,
 Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en est capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous apperçu presque un air de courroux
 Sitôt qu'elle a parlé de billet ?

LE CHEVALIER.

Ce langage,
 Sans doute, dans son cœur, a réveillé l'image
 De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.

Il entre...

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

IL a l'air pensif.

LE CHEVALIER.

Sa figure

A, ce me semble, un peu d'humeur.

(Au Comte.)

Qui peut t'avoir donné, Comte, cet air rêveur ?

Seroit-ce encor ton aventure

D'hier ?

LE MARQUIS.

Une aventure ? & peut-on la savoir ?

LE COMTE, avec un rire forcé.

Elle est... fort plaisante.

LE CHEVALIER.

A te voir,

On ne la croiroit pas plaisante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au soir, est arrivé d'Erbon.

Tout en entrant il a bien vite

Demandé madame d'Orson,

A qui , pour une affaire , il faisoit sa visite :
 Je l'ai voulu mener chez elle promptement ;
 Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre ;
 Et quelqu'un a couru vers son appartement ,
 L'avertir que j'allois m'y rendre.
 Nous montons donc assez vite & sans bruit.

LE CHEVALIER.

Bon , ceci sent un peu l'aventure de nuit ;
 Le récit encor m'intéresse.

LE COMTE.

A peine arrivons-nous , sur le champ la Comtesse
 Se lève , accourt , s'avance à travers une pièce ,
 Éclairée... assez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE COMTE.

Oh ! c'est ici que commence la scène . . .
 Elle couroit . . . l'on ne voyoit qu'à peine . . .
 Et . . . par méprise apparemment . . .
 Dans les bras de d'Erbon . . .

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE COMTE.

Elle se jette :
 Vous voilà , mon ami , dit-elle tendrement ! . . .
 Et jusqu'à mon oreille arrive promptement
 Un bruit qui soudain se répète

LE MARQUIS.

Comme tu disois bien , l'aventure est vraiment
 Plaisante.

LE CHEVALIER. (*riant aux éclats.*)

Oh ! rien n'est plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux ,
 puis se remettant.*

Vous sentez que pour moi je n'ai témoigné rien
 Qui pût . . .

LE MARQUIS.

Je le crois , c'est une méprise . . .

LE CHEVALIER, (*riant aussi fort.*)

Unique.

(*Le Comte lui jette encore un coup d'œil courroucé.*)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi!

LE CHEVALIER, (*toujours riant.*)

Vous devez avoir bien ri tous trois!

LE COMTE, (*avec colère.*)

Oui, nous avons bien ri, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Oh! je le vois.

LE MARQUIS, (*bas.*)

Tenez, Chevalier, je parie

Qu'il en est jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, (*bas.*)

Quel amour!

LE CHEVALIER, (*bas.*)

Quelle jalousie!

LE MARQUIS, (*haut*)

Après ce transport amoureux,

Dont elle-même auroit dû rire,

Je gage que ma nièce avoit l'air tout honteux.

LE COMTE.

Oh! nous sommes tous trois... ils font, ma foi, tous deux

Un moment restés sans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, (*d'un air rêveur.*)

Savez-vous

Qu'il se pourroit fort bien qu'une pareille fête...

N'amusât pas tout-à-fait... un jaloux?

Que la méprise enfin pourroit troubler sa tête?

LE MARQUIS, (*à part.*)

(*haut.*)

Bon, la sienne est déjà troublée. Eh! mais, pourquoi?

LE COMTE, (*avec action.*)

Mais vous ne sauriez croire, & je ne puis vous rendre

Tout e l'impression... non, j'en donne ma foi,

Je ne reçus jamais un accueil aussi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,

Comme un gage de sa tendresse ;
Ce qu'a reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi ;
Rien n'est plus sûr.

L E C O M T E.

Oui , je confesse

Que peut-être...

L E C H E V A L I E R.

Je dis plus , moi ;

Quand plus loin la Comtesse eût poussé la méprise. ..

L E C O M T E , (*vivement.*)

Monsieur...

L E M A R Q U I S.

Econte ; une faveur surprise

Pourroit-elle éveiller un amoureux fouci ;

Où le cœur est , les faveurs sont aussi.

Tu peux m'en croire un peu , j'eus aussi mon jeune âge ;

Nous avons à l'amour donné quelques momens ,

Et quelques-uns même au libertinage.

Mais de mon temps , oh ! le premier hommage

Etoit au cœur : sans le cœur , point d'amans.

Dans ce siècle , l'amour vit d'une autre manière.

Le cœur changea de place un beau jour à la voix

Des Médecins du bon Molière ;

Nous l'avons déplacé depuis , une autre fois ;

Par un procédé fort honnête ,

Quittant sa place , alors il fut mis près delà ,

Aujourd'hui nous changeons cela ,

Nous mettons le cœur dans la tête.

Mais je dois me dédire , au moins par un billet ,

De mon diner ; avec vous je m'oublie.

Adieu , pardonnez , s'il vous plaît ,

Mes longs discours & ma folie ;

Car je suis un peu fou ?

L E C O M T E.

Mon oncle ! . . .

L E M A R Q U I S.

Adieu.

SCENE III.
LE CHEVALIER, LE COMTE.
LE CHEVALIER.

D'ORSON,

Oh ça, parlons avec franchise,
Confesse que d'hier la burlesque méprise
A troublé ta tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh ! mon cher, apprends, je te prie,
Qu'un jaloux, puisqu'il faut te nommer par ton nom,
Ne peut cacher sa maladie.

LE COMTE.

Ah ! je suis donc jaloux ?

LE CHEVALIER.

Mais, qu'es-tu donc ? Comment !

Au moindre bruit ton ame est alarmée ;
Sur un mot équivoque, & dit innocemment,
Voilà ta fièvre rallumée ;
Qu'on ajoute un souris, c'est un redoublement.
Et cela, sans aimer ! Ma foi, pour une belle,
Cette mode, je crois, seroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle, moi ?

LE CHEVALIER.

Tout.

Non, je veux qu'elle n'aime personne.

LE CHEVALIER.

Non tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.
Encor si ton honneur s'alarmoit, cet effroi
Est un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne,
Je te plaindrois sincèrement ;
Mais non, ce n'est, sur ma parole,
Ni préjugé, ni faux raisonnement ;
C'est une passion aussi trille que folle.

LE COMTE.

LE COMTE.

Point ; c'est un sentiment par la raison dicté ;
C'est de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'est de la vanité.

(Plus gaiement , mais plus bas.)

Mais il me vient une pensée ; écoute :
Si ton cœur est jaloux de ce qu'il n'aime pas,
De ce qu'il aime il ne l'est pas , sans doute ;
Et sans danger on pourroit , en ce cas. . .

LE COMTE.

Hem ?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtresse.

LE COMTE , *avec humeur.*

Enfin , il faut absolument

Que Monsieur plaisante sans cesse.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh ! finissons.

LE CHEVALIER.

Franchement ;

J'admire de ton cœur les vastes fantaisies.

Il est ma foi par-tout. Comment !

Mener de front deux jaloufies !

C'est n'être pas oisif , vraiment. . .

LE COMTE , *d'un ton piqué.*

Ecoute , Chevalier , parlons sans nous déplaire.

Endoctriner le frère en épousant la sœur ,

C'est trop d'affaire aussi ; l'on ne peut pas tout faire ;

Si tu le veux , dès demain fois mon frère ;

Mais ne fois pas mon précepteur.

SCENE IV.

LE CHEVALIER , *seul.*

HOM ! mon frère se fâche ; il avoit l'air sévère ;
Mais je suis fait à sa prompte fureur ;
L'appaiser n'est pas une affaire ;

D

Il est sensible, il a bon cœur. . .
 Mais cette jalousie, à quoi donc lui fert-elle ?
 Est-ce une volupté qu'un éternel courroux ?
 Je conçois les plaisirs d'un époux infidèle ;
 Mais je ne conçois pas les plaisirs d'un jaloux.
 Voici sa jeune sœur. Ses graces, son langage
 M'amusement fert ; mais tout ce badinage
 Pour moi bientôt n'est plus un jeu ;
 Quand je vois sa gaité, la mienne baisse un peu ;
 De jour en jour, je sens que je m'engage.

SCÈNE V.

Mlle. D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul.*

J'AIME, & je hais son enjoûment.

*(Haut.)*Mademoiselle, ah ! de grace, un moment !
 Vous me fuyez !

Mlle. D'ORSON.

Moi ? non. Je suis un tête-à-tête :
 Car, si l'on m'a dit vrai, c'est un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'est selon la personne ; & ces libertés-là
 Deviennent un plaisir honnête,
 Et très-permis, au terme où nous voilà.

Mlle. D'ORSON.

Il est vrai qu'on me dit sans cesse
 De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots

Vous causent-ils de la tristesse ?

Mlle. D'ORSON.

Rien ne m'attriste, moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Toujours mêmes propos.

(Haut.)

Mais, est-ce sans regret que votre cœur s'engage.

Mlle. D'ORSON.

Je ne peux pas savoir auparavant
Si j'aimerais le mariage ;
Mais je fais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(*A part.*)

Fort bien. Plus d'une fille, aux autels amenée,
N'a pas d'autre amour dans le cœur ;
Du couvent ainsi la laideur
Embellit souvent l'hyménée.

(*Haut*)

Mais, n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur
Que de trouver une chaîne nouvelle ?
Le mariage en soi n'est rien, Mademoiselle ;
C'est l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît.
Quand on hait le mari, le mariage est laid.
Or, dites-moi donc, je vous prie,
Avez-vous du penchant à m'aimer en effet ?

Mlle. D'ORSON.

Il le faut bien, puisque l'on nous marie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il le faut bien, est galant tout-à-fait.

(*Haut.*)

Mais c'est par goût, non par obéissance,
Qu'on doit aimer.

Mlle. D'ORSON.

J'aime par goût aussi ;

Car depuis que je suis ici,

Vous me voyez toujours chercher votre présence ;
Je m'amuse avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà ;

Elle s'amuse ! Avec ces discours-là,
Ensemble elle me charme & me met en colère.

(*Haut.*)

C'est que si j'allois vous déplaire,
Ma maison deviendrait pour moi
Un vrai couvent ; & le couvent, ma foi,
Non plus qu'à vous, ne me plaît guère.

D 2

Mlle. D'ORSON.

Oh ! du mien votre cœur sera toujours content ;
Car je vous aimerais toujours autant.

LE CHEVALIER, à part.
Autant !

Mlle. D'ORSON.

Mais promettez qu'aussi rien ne pourra détruire
Notre enjouement, nous donner l'air boudeur ;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, à part.

Ah ! bon, je la ferai rire.

Mlle. D'ORSON.

Oui, c'est que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, à part.

Elle a ma foi raison ; je ris moins qu'elle.
(Haut.)

Ne craignez rien ; pour vous nous rirons tous ;
Vous ne vieillirez pas pour moi, Mademoiselle ;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

Mlle. D'ORSON.

Mais il me reste encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me semble,
Sitôt qu'ils sont unis, cessent de vivre ensemble.
Il vient ici grand monde, & j'observe tout bas
Ce que fait Monsieur ou Madame.

Quand nous avons l'époux, nous n'avons point la femme ;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.

C'est ainsi qu'avec la Comtesse

Mon frère même en use tous les jours ;

Moi je voudrois, je le confesse,

Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh ! bien avec vous je m'engage

Pour un mari qui veut l'être à jamais ;

Mademoiselle, je promets

De ne vous pas laisser un moment de veuvage,

Quand...

SCÈNE VI.

Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

J'AMÈNE le Comte ici,
D'Elcour; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après, je voudrais bien aussi
Vous entretenir, vous instruire
De mes projets sur le Comte & sur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient; laissez-nous.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

AVANT que le Marquis revienne,
Monsieur le Comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, Madame? de d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! mais de lui, je n'ai, qu'il me souvienne,
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison;

C'est lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Oui, je veux croire

Qu'il peut en parler; mais sur quoi?

LE COMTE.

Eh! mais, d'hier il peut conter l'histoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi,
Et puis c'est tout.

LE COMTE.

Et c'est déjà trop.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Mais j'espère

Que sans peine de vous j'obtiendrai le pardon

D'un transport si peu volontaire,

Et que votre amitié ne voudra pas me faire

Un tort réel d'une méprise.

LE COMTE.

Non...

Mais pourquoi cette course imprévue & subite?

Vous auriez pu m'attendre en votre appartement;

Vous auriez pu, du moins, courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il est vrai; je reçois si peu votre visite,

Que le plaisir, l'étonnement,

M'ont fait courir un peu trop vite.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, & non pour moi.

Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire.

LA COMTESSE.

En bien, après? d'où vous vient cet effroi?

LE COMTE.

L'on veut, dans ses récits, être gai... l'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui, mais je crois d'Erbon sincère;

Et je vois en lui...

LE COMTE.

Moi, je voi

Qu'en racontant, même de bonne foi,

Assez souvent on exagère.

LA COMTESSE.

Soit. Mais c'est un ami; pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis, le monde est plein d'échos, tout se répète,

Tout s'envenime; on interprète

Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...

Mais, expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie

De votre appartement est presque sans bougie,

Est à peine éclairée? Oh! vous avez des gens

Si paresseux! si négligens!

LA COMTESSE.

C'est que jamais le soir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi ; j'ai dû les étonner :
On ne devine pas. . .

LE COMTE.

Il faisoit deviner.

On ne peut pas être plus mal servie ;
C'est à faire pitié, Madame. Et, s'il vous plaît ;
Quel est donc ce charmant valet,
Qui me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre, étourdimement,
A couru vite vous l'apprendre ?

LA COMTESSE.

Oh ! c'est excès de zèle ; il a cru bonnement. . .

LE COMTE.

Vous auriez bonne grace encore à le défendre !
Vous ne voyez donc pas où cela va ? Comment !
Sentez-vous quels soupçons un jaloux pourroit prendre ?
Et si je l'étois, moi, jaloux ?

LA COMTESSE.

Il est certain

Que c'est tout mettre au pis, aussi.

LE COMTE.

Soit, mais enfin

Il en est, des jaloux. Or, vous devez comprendre
Que de tels valets, entre nous,
Vous feroient soupçonner de craindre qu'un époux
Ne vint, un beau jour, vous surprendre.

LA COMTESSE.

Comme vous allez loin !

LE COMTE.

Vraiment,

C'est que pour vous cela me pique.
Même je vous prirai quelque jour instamment
De faire maison nette impitoyablement,
Et de vous composer un nouveau domestique.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, ordonnez librement ;
Prenez sur ma maison un pouvoir despotique.
Mais, venons à l'objet dont, au moins-en ce jour,

Je voudrais avec vous parler en confidence.
 Votre sœur est promise au chevalier d'Elcour ;
 Souffrez que mon ame , à son tour ,
 Sur cet hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi ! Madame , auriez-vous blâmé ? . . .

LA COMTESSE.

Non , Monsieur , non.

Chez mademoiselle d'Orfon
 Le goût seul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore.
 Mais je voudrais vous voir encore
 Interroger le cœur de son époux ;
 Le fonder . . .

LE COMTE.

Mais son cœur s'est montré devant vous
 Cent & cent fois ; d'Elcour est incapable
 De vouloir vous en imposer.

LA COMTESSE.

Oui ; mais peut-on lui supposer
 Un amour tant soit peu durable.

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous savez , je crois ,

Ce qu'il est.

LE COMTE.

Dites mieux , ce qu'il fut autrefois.
 Peut-être sa gaité garde encor le langage ,
 L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un seul moment ;
 Mais il est généreux , bon ami , bon amant ;
 Il sera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce présage.

Pardon , vous connoissez mon cœur ;
 Vous le savez , pour votre jeune sœur
 J'ai la tendresse d'une mère.
 Voyez encor d'Elcour. Ah ! recommandez-lui ,
 Priez-le bien , comme ami , comme frère ,
 D'être toujours ce qu'il est aujourd'hui.
 Je la connois , je réponds d'elle ;

Elle

Elle l'aimera quelque jour ;
 S'il alloit trahir son amour !
 S'il n'étoit plus qu'un époux infidèle !
 Ah ! j'en suis sûre , elle en mourroit.
 Oui , par fierté , peut-être , elle vaudroit
 Cacher aux yeux d'autrui sa blessure cruelle ;
 Peut-être même aux yeux de son époux ,
 Pour ne pas l'affliger , & par délicatesse ,
 Dans son cœur , en secret jaloux ,
 Elle renfermeroit ses ennuis , sa tristesse ;
 Elle craindroit . . .

LE COMTE , *troublé.*

Eh ! mais pourquoi . . .

Se créer par avance un chimérique effroi ?
 Pourquoi . . . du Chevalier soupçonner la tendresse ?

LA COMTESSE , *avec abandon.*

Vous ne connoissez pas les supplices affreux
 D'une épouse qui cache un amour malheureux ;
 Qui de ses pleurs , la nuit , baigne sa triste couche ,
 Et fait mentir , le jour , ses regards & sa voix ;
 Qui toujours se condamne à porter à la fois
 Le chagrin dans le cœur , & le rire à la bouche !

Si vous saviez tout ce qu'on souffre , hélas !

A n'être plus aimée , alors qu'on aime encore !
 N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore ! . . .
 Tant de secrets ennuis ! de douloureux combats ! . . .
 Qu'à jamais , s'il se peut , votre cœur les ignore ! . . .

(*Se reprenant.*)

Mais , pardonnez , je vais plus loin que je ne dois ;
 Mon amitié . . .

LE COMTE.

(*A part.*)

Madame ! . . . Oh ! non , jamais sa voix

(*Haut.*)

Ne m'a si fort troublé ! Ma surprise est extrême !
 Sur un ton si chagrin vous parlez des époux ,
 Que vous avez l'air , entre nous ,
 D'en être . . . au repentir vous-même.

LA COMTESSE , *très-gracieusement.*

Non , mon ami , vous avez mal jugé

E

Des mots où pour ma sœur mon ame se déploie ;
 Non, je suis votre épouse, & la suis avec joie ;
 Avec ma main, mon cœur est engagé.
 Du convent à l'autel, par mon père amenée,
 Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée ;
 Mais libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content ;
 Vous fûtes accepté lors de notre hyménée ;
 Vous seriez choisi maintenant.
 Pardon, je n'ai pu me contraindre ;
 Mais par ce long discours, qui peut vous étonner ;
 Non, mon dessein ne fut pas de me plaindre,
 Moins encor de vous chagriner...
 N'est-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner ?
 Vous ne m'en voulez point ? & je n'ai pas à craindre... :

S C È N E V I I I.

Mlle. D'ORSON, LE COMTE, LA COMTESSE.

Mlle. D'ORSON.

MON frère, on a servi ; mon oncle est prêt ; & moi,
 De sa part, je viens pour vous dire
 Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, à part.

Ma foi,

C'étoit fait de moi ! je respire.

LA COMTESSE, à part.

(Haut.)

Elle arrive à propos. Nous descendons, ma sœur ;
 (Au Comte, en lui tendant gracieusement la main.)

Donnez-moi donc la main, monsieur le Comte.

Vous ne me tiendrez pas rigueur ?

(Après que le Comte lui a donné la main comme un
 homme qui sort d'une rêverie dont il est confus.)

Voilà la paix faite, & j'y compte.

SCENE IX.

Mlle. D'ORSON, seule.

ELLE rit ! mais en même tems
 On voit qu'elle déguise une douleur secrète.
 Ai-je donc tort quand je répète
 Que les époux ne font pas tous contens ?
 Mais que faire ? S'il faut qu'on choisisse à mon âge
 Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
 Aura vu le premier, voudra du mariage ;
 Ce doit être un dur esclavage,
 S'il fait regretter le couvent !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, seul.

OH ! me voilà pris ! oui, ma foi !
 Que de charmes divers un seul objet rassemble !
 Tant de candeur & d'esprit tout ensemble !
 Que de graces ! . . . Mais en ce jour
 Un soin plus sérieux m'appelle :
 C'est par les seuls devoirs d'une amitié fidelle,
 Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
 J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle,
 Qui fait du Comte aujourd'hui le destin.
 J'ai dit deux mots, mon projet est en train.
 Si le Comte est aveugle, il est tems qu'on l'éclaire,
 Ma charmante Sophie, & j'en fais mon affaire.
 Je fais sur votre cœur comme on acquiert des droits ;
 Si je vous rends dupe une fois,
 C'est pour vous empêcher d'en faire.
 Relisons mon épître ; oui, ce ton prévientra . . .

E 2

Tos charmes... elle y croit... mon cœur... elle y croira.
 Eh! pas mal! comme ici le sentiment pétille!
 Ah! séducteur! fort bien; & puis, par apostille,
 Des diamans! quel style! oh! ma lettre prendra;
 J'en suis sûr, on m'écouterà.

Germon!

(*Il donne à son Laquais une lettre & un écrin.*)

Partez, & faites diligence;

Mais sur-tout, point de confidence.

(*Seul.*)

Tout, ses biens, son honneur, lui-même est en danger.

Je ne vois qu'un moyen d'empêcher son naufrage;

Mais ce moyen, qui peut le dégager,

Je risque tout à le mettre en usage.

Il peut m'ôter sa jeune sœur.

N'importe; l'amitié, l'honneur...

Dois-je de mon projet avertir la Comtesse?

Mais non. Pourquoi réveiller sa tristesse?

Ah! plutôt puisse-t-elle, appelant sa raison,

Toujours de sa rivale ignorer jusqu'au nom.

Épargnons sa délicatesse.

SCÈNE II.

Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

JE vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non, je pars à l'instant.

LA COMTESSE.

Oui, mais songez qu'on vous attend.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, Mlle. D'ORSON.

LA COMTESSE.

VOUS savez si pour vous mon ame s'intéresse,
 Ma sœur! pour prix de ma tendresse,

Traitez-moi , non pas comme sœur ;
Mais , comme amie ; ouvrez-moi votre cœur.

Mlle. D'ORSON.

Quoi ! m'avez-vous surprise à n'être pas sincère ?

LA COMTESSE.

Non ; mais ici sur-tout il faut ne me rien taire.

Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner ?

Mlle. D'ORSON.

Mais oui , je l'aime assez.

LA COMTESSE.

Je fais que votre frère

Desire cet hymen , sans vous y condamner.

Si quelqu'autre . . .

Mlle. D'ORSON.

A présent , c'est une affaire faite ;

Et je ne pourrais plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi !

Vous ne pourriez ? . . .

Mlle. D'ORSON.

Le Chevalier & moi ,

(*A l'oreille de la Comtesse , & d'un air d'enfantillage.*)

Nous sommes arrangés.

LA COMTESSE , en souriant.

Bon !

Mlle. D'ORSON.

Oui , je le répète ,

Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner sa foi.

Puis il m'a promis . . . Il me semble

Que l'hymen , quelquefois donne un air triste.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

Mlle. D'ORSON.

Nous ferons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

Mlle. D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud rassemble ,

Quand l'un est ici , l'autre est là.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

Mlle. D'ORSON.

Nous changeons tout cela,
Et nous serons toujours ensemble.

LA COMTESSE, *avec l'expression du sentiment.*

Oui, sans doute, oui, l'hymen vous doit des jours heureux.

Mais du bonheur, quand on se fait l'image,
On doit craindre, si l'on est sage,
D'exagérer son espoir & ses vœux.

Quand on voit trop beau par avance,
Quelquefois (tant de près le charme est affoibli!)
Le bien que l'espérance avoit trop embelli,
Est gâté par la jouissance.

Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguste & souvent fortunée,
Craignez qu'espérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous enfin, qu'user de complaisance
Est le bonheur & le devoir de tous;
Et que souvent, pour deux époux,
L'art d'être heureux, c'est l'indulgence.

Mlle. D'ORSON.

Mais si le Chevalier alloit être jaloux?

LA COMTESSE.

Eh bien : un cœur jaloux & tendre
Peut faire encor notre bonheur.

Mlle. D'ORSON.

Que vous devez être heureuse, ma sœur!
Car mon frère est jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort.*
Je suis heureuse aussi.

Mlle. D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confesse,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, vous prenez
L'air occupé pour la tristesse.
Le nom d'épouse, en comblant nos desirs,
Ajoute à nos devoirs ainsi qu'à nos plaisirs.

Mlle. D'ORSON.

Oui , souvent vous m'avez fait craindre
Que mon frère en secret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frère ! & sur quoi peut-on le soupçonner ?
Me vites-vous jamais l'accuser ou m'en plaindre ?
La paix & l'union habitent parmi nous.
Vous le voyez , demain nous célébrons sa fête ;
Pour lui , sans l'avertir , un spectacle s'apprête ;
Et j'ai pris dans la pièce un rôle , ainsi que vous.
Sont-ce là des projets que le dégoût enfante ?

Mlle. D'ORSON.

Vous m'affurez donc bien que vous êtes contente ?
Heureuse ?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui.

Mlle. D'ORSON.

De quel poids vous soulagez mon cœur !

Ainsi votre amitié m'engage

A tenter à mon tour le sort du mariage ?

A prendre un époux ?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui , ma sœur.

(*A part.*)

Je souffre à lui parler , & ne fais que lui dire ;

A chaque mot , mon ame se déchire.

(*Haut.*)

Allez , ma sœur . . . d'Elcour nous attend au jardin . . .

J'ai quelque ordre à donner . . . je vous rejoins soudain.

Mlle. D'ORSON, *seule.*

Bon ! ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,

Et qu'elle dissimule en vain !

Quand elle dit qu'elle est contente ,

Elle le dit d'un ton chagrin.

J'en reviens toujours là ; ma sœur aura beau dire :

De quelque ennui secret son cœur est dévoré ;

Chaque fois que je la vois rire ,

Je m'apparçois qu'elle a pleuré.

S C E N E I V.

LE COMTE , LE MARQUIS , Mlle. D'ORSON.
LE MARQUIS.

QUOI ! ma petite nièce ici seule ?

(*S'approchant de l'oreille de mademoiselle d'Orson.*)

Il nous quitte ;

Mais je le crois encore au jardin. Vite ! eh ! vite.

(*Il la pousse vers la coulisse ; Mlle. d'Orson s'en va , & le Marquis rit de plaisir en la regardant.*)

S C E N E V.

LE COMTE , LE MARQUIS.
LE MARQUIS.

AVANT de m'en aller , d'Orson , causons un peu ;

Rien ne nous presse. Mon neveu ,

C'est moi qui fis ton mariage ,

Et je suis , grace au ciel , content de mon ouvrage ;

De ta conduite , enfin , je suis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce . . .

LE MARQUIS.

Point de modestie.

Aussi pour toi mon amitié ,

Comme tu vas le voir , ne s'est pas ralentie.

Je viens solliciter , d'Orson ; fais-tu pourquoi ?

Connois-tu mon projet ?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va , qu'il réussisse ;

Le succès te fera plaisir autant qu'à moi ;

J'en suis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez justice.

LE MARQUIS.

Oh ! je m'entends.

LE

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper ?

LE MARQUIS.

Beaucoup ; & c'est ainsi qu'il faut que tout se traite ;
C'est peu de demander la grace qu'on souhaite ;
Il faut courir après , si l'on veut l'attraper.

La faveur est comme une belle ,
Aux modestes amans , toujours fière & cruelle ;
Fatiguer à grands cris ceux par qui doit couler
De ses dons la source infidelle :

Avant d'avoir réponse , il faut long-tems parler.
Enfin ces bienfaiteurs que partout on renomme ,
Cherchent assez souvent , en obligeant quelqu'un ;

Moins à servir un galant homme ,
Qu'à s'affranchir d'un importun.

J'ai toujours voulu me conduire
D'après les sentimens que je t'expose ici.
Ont-ils le sens commun ? je n'oserois le dire ;
Car l'âge avec le corps use l'esprit aussi.

LE COMTE.

Comment ! de ce discours , aussi vrai qu'énergique ;
Chaque mot devoit être écrit ;
C'est parler en homme d'esprit ,
Et penser en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le sens commun ?

LE COMTE.

Vous ? vous êtes la raison même.

LE MARQUIS.

J'en suis bien-aîse. Allons , tu fais combien je t'aime ;
Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.
Ah ! tiens , voilà Frontin.

SCENE VI.

FRONTIN, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE, à Frontin.

APPROCHEZ. Et ma lettre ?

(Au Marquis.)

Vous permettez ?

F

FRONTIN.

Je viens de la remettre ;

Et l'on a répondu, j'irai.

LE COMTE.

As-tu trouvé compagnie ?

FRONTIN.

Oh ! personne ;

On étoit seule.

LE COMTE.

Et vous êtes entré ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, on m'a vu moi-même.

LE COMTE.

Je soupçonne... ?

N'as-tu rien observé ? n'as-tu ?...

FRONTIN.

Pardonnez-moi ;

J'ai vu qu'on me parloit d'un air de bonne foi...

LE MARQUIS.

On étoit ! On parloit ! On m'a vu ! ... Quel langage !

Mon neveu, ce garçon méconnoit-il l'usage

De nommer les gens par leur nom ?

Ne fait-il donc jamais s'exprimer que par *on* ?

LE COMTE.

Il est vrai que sa langue est un peu singulière ;

C'est un tic. Par bonheur je suis fait à son ton ;

Même en l'interrogeant je savois la manière

Dont il alloit répondre à chaque question.

LE MARQUIS.

Moi qui n'y suis pas fait, avec lui je te laisse ;

Plus à son aise *on* pourra te parler.

SCENE VII.

FRONTIN, LE COMTE.

LE COMTE.

CE soir au bal, elle veut donc aller ?

FRONTIN.

Monsieur, à ce seul mot qui bannit la tristesse ;

J'ai vu dans ses beaux yeux éclater l'allégresse ?

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins?

FRONTIN.

Non, Monsieur; il faut tant de soins!

Mais quand il fera plus facile

De prévoir le moment auquel on sera prêt,
Quelqu'un viendra vous parler en secret,
Ou bien à moi, si Monsieur est en ville.

LE COMTE.

On choisira sans doute un messager habile?

FRONTIN.

Oh! de vos soins on fait que le plus important
C'est le secret; que, par délicatesse,
Monsieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la Comtesse.
Que vous êtes humain! & qu'il est parmi nous
Peu de maris qui soient faits comme vous!
Monsieur, votre prudence est telle,
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous savez que sans bruit
Il faut que mon carrosse, avant d'être chez elle?...

FRONTIN.

Oui, Monsieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit?...

FRONTIN.

Je fais, point de flambeau; je suis assez instruit.
Vous voulez au censeur le plus inexorable,
Fermer la bouche forcément;
Je fais que vous voulez, Monsieur, absolument,
Vivre en époux irréprochable...

LE COMTE.

Mais à Lisette, au moins, vous n'allez pas compter?...

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infâme!
A qui pourrais-je résister,
Si j'étois séduit par ma femme?Aux grands crimes toujours on parvient pas-à-pas,
Et mon premier forfait, Monsieur, ne seroit pas

Une malice aussi profonde.

A ma femme, qui, moi, j'irois conter cela?
Il faudroit donc qu'avant d'en venir là,
Je l'eusse dit à tout le monde.

LE COMTE.

Avertissez mes gens qu'on peut laisser monter
Un laquais, qui tantôt viendra se présenter.
J'attends Madame...

FRONTIN.

On vient, je me retire. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

FAUT-IL être attristé, Madame, ou réjouir
De ce qu'on vient de vous écrire?
Vous avez eu, je crois, des lettres?

LA COMTESSE.

Oui,

Et j'oubliois de vous le dire.

C'est de mon vieux parent le marquis d'Ervailey;
Il arrive à Paris, & son retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la personne.

LA COMTESSE.

Je le fais bien, Monsieur; & si j'en ai parlé,
C'est... pour parler.

LE COMTE, *après un silence.*

Je viens vous faire confidence

D'un doute qu'aujourd'hui m'inspire votre honneur;
A votre jugement je le soumets d'avance.

Quoique d'Elcour bientôt soit l'époux de ma sœur,
Il ne l'est pas encore; & durant mon absence,
Il précède, accompagne ou suit par-tout vos pas?

Comme moi, ne craignez-vous pas?

LA COMTESSE.

Quoi?

L E C O M T E.

Les propos. Vous savez comme on donne
Un ridicule?

L A C O M T E S S E, à part.

Bien! ceci fait des progrès;

Ses soupçons, grace au ciel, n'ont épargné personne.

(Haut.)

D'Elcour est votre ami?

L E C O M T E.

Sans doute. Eh bien, après?

Ce n'est pas moi non plus qui le soupçonne.

Vous avez la fureur de me mêler exprès

Par-tout où je n'ai point affaire.

Je vous parle en ami, je ne suis-là pour rien.

Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire;

Je peux m'être trompé.

L A C O M T E S S E.

Non, vous voyez très-bien;

Je ne recevrai plus d'Elcour en votre absence.

L E C O M T E.

Oh! j'en croirai votre prudence.

Mais à d'Elcour, de tout cet entretien,

Vous ne ferez, j'espère, aucune confidence?

Vous le verriez bientôt (oh! je connois d'Elcour)

Me prêter des motifs... & peut-être à vous-même,

Vous taxer envers moi d'un véritable amour;

Me croire aimé par vous... là... comme on aime.

Ce seroit, n'est-ce pas, vous... calomnier?

L A C O M T E S S E.

Moi?....

Mais j'ai toujours pour vous...

L E C O M T E.

Oui, je le croi,

Une amitié bien douce, bien tranquille.

L A C O M T E S S E, à part.

Tranquille!

L E C O M T E.

Et l'amitié, j'en fais toujours grand cas.

M'aimer d'un autre amour vous seroit difficile;

Cela doit être, & je ne prétends pas

Être exigeant , cruel . . . Mais à propos , Madame ;
 Vous a-t-on dit la nouvelle du jour ?

LA COMTESSE.

Non , Monsieur.

LE COMTE.

Le Marquis d'Herté , contre sa femme ,

Vient d'obtenir un ordre de la Cour :
 Elle est partie.

LA COMTESSE.

Ah Dieu ! quelle triste nouvelle !

Que je la plains !

LE COMTE.

Mais , avec elle

Vous n'aviez , ce me semble , aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur est si grand , Monsieur , que la pitié
 Doit

LE COMTE.

C'est avoir l'ame fort belle !

Mais son malheur n'est pas le terme tout-à-fait.

LA COMTESSE.

La Marquise , dit-on , avant d'être infidelle ,
 Avoit perdu son cœur . . .

LE COMTE.

On l'a dit en effet ;

Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par-là je ne veux point excuser ses erreurs.

Je fais que d'un mari les volages ardeurs

N'autorisent jamais les travers d'une femme ;

Quand un époux a pu nous oublier ,

La vengeance est un droit qu'en vain l'amour réclame ;

Imiter un ingrat , c'est le justifier.

Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort , Madame.

Oh ! oui Mais il disoit qu'un mari vigilant ,

Même à l'excès , devient utile ;

Qu'à la femme , en la surveillant ,

Il rend la vertu plus facile ;

Qu'il fait doubler les forces de son cœur
 Par sa jalousie importune ;
 Et qu'à tout prendre enfin , pour garder son honneur ;
 Deux sagesse valent mieux qu'une.
 Il avoit de l'esprit.

L A C O M T E S S E.

D'accord.

Mais on dit qu'il grondoit sans cesse.

L E C O M T E.

Il avoit tort :

Mais il disoit , il prouvoit même
 Que toujours un objet qu'on aime ,
 Triste ou gai , plait également.
 Assez bien , par fois il raisonne.

L A C O M T E S S E.

Et sitôt qu'il alloit joindre son régiment ,
 Il falloit qu'enfermée en son appartement ,
 La Marquise ne vit personne.

L E C O M T E.

Il avoit tort assurément.

Mais voici son raisonnement :

Du sexe , disoit-il , moi , je suis idolâtre ;
 Je crois qu'il se défend par sa seule vertu ;
 Mais le plus sûr , pour n'être point battu ,
 C'est de n'avoir pas à combattre.

Puis il l'aimoit.

L A C O M T E S S E.

Ah ! bon , insistez sur ce point ,

Si vous le défendez.

L E C O M T E.

Je ne le défends point ;

Je suis historien.

L A C O M T E S S E.

Quoi ! d'un époux aimable

Elle avoit la tendresse ! est-il un sort plus doux ?

Quoi ! pouvant être heureuse au sein de son époux ,

Elle aima mieux être coupable !

On l'aimoit , & son cœur a formé d'autres vœux !

Elle a détruit son bonheur elle-même !

Qu'importe que l'objet qu'on aime

Soit jaloux, s'il est amoureux ?
 Ses soupçons outrageants, même ses violences,
 Tout ce que l'amour fait est absous par l'amour :
 Ses peines font des récompenses ;
 Et pour lui le cœur, chaque jour,
 De ses privations se fait des jouissances.
 Oui, que l'on me condamne au reproche, au courroux,
 A la gêne, à tous les supplices
 Que puisse inventer un jaloux ;
 S'ils viennent de l'amour, j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi, si l'on peut vous aimer sans cela ? . . .
 LA COMTESSE, *à part, mettant la main sur son cœur.*
 Oui vous avez raison. . . Mon mal est toujours là.
 Oh ! je le vois, j'aurois beau faire ;
 Je ne peux jusqu'au bout l'entretenir sur rien,
 Sans me trahir.

LE COMTE, (*à part.*)

Ah ! j'avois bien affaire
 De demander cet entretien !

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE,
 LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

AH ! vous voilà tous deux ! Je vien
 Vous faire un récit qui, j'espère,
 Va vous amuser.

LE COMTE, (*à part.*)

Ah !

LA COMTESSE, (*à part.*)

J'en ai besoin.

LE COMTE.

Eh bien ?

Nous voilà prêts, mon Oncle.

LE MARQUIS.

Ecoute.

En

En te quittant, il te souvient sans doute
 Que chez le Commandeur j'allois dire deux mots:
 J'étois à peine assis qu'il arrive à propos
 Un de ces grands parleurs, féconds, intarissables;
 Du bulletin du jour courier infatigable....
 Tu ne vois rien encor de plaisant?

LE COMTE.

Jusques-là...?

LE MARQUIS.

Un moment, & nous y voilà.
 J'écoutois peu sa harangue indiscrette;
 Même ennuyé déjà, j'allois me retirer,
 Quand ton nom a frappé mon oreille distraite.

LE COMTE.

Mon nom ?

LE MARQUIS.

Oui, ce Monsieur t'a daigné consacrer
 Un article de sa gazette.

LE COMTE.

C'est trop d'honneur, assurément.
 Mais, qu'a-t-il donc dit ?

LE MARQUIS.

Un moment,

Il ignoroit mon nom. Sa politesse,
 Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
 A vanté fort au long & l'esprit & le cœur,
 Et la beauté de la Comtesse.

(*En riant.*)

Puis d'un ton presque douloureux,
 Il a dit que c'étoit dommage,
 Et que ses qualifiés, ses charmes & son âge,
 Méritoient un sort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux ? Quel est ce langage ?
 Mais je suis très-heureuse.

LE MARQUIS.

Oh ! nous n'y sommes pas.

Il a dit que de la Comtesse
 Le monde faisoit tant de cas.
 Qu'avec chagrin tous les gens délicats

G

T'avoient vu prendre une Maitresse;

(*En riant de toutes ses forces.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux!

LE COMTE.

Quoi, Monsieur?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend

Que d'une jeune fille achetant la tendresse,

Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.

Hem? que dis-tu du personnage?

Conte tout cela, moi présent!

Ne trouves-tu pas bien plaisant

Qu'il vienne?..

LE COMTE.

(*A part.*)

Oh! très-plaisant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me passerois fort d'un pareil entretien;

En effet, pour nous faire rire,

Mon oncle s'y prend assez bien!

LE MARQUIS, *de même.*

J'écoutois d'abord sans rien dire;

Puis, pour faire durer le plaisir jusqu'au bout,

J'ai fait des questions: il répondoit à tout;

Et toujours pour un mot une harangue entière;

Cet homme-là fait tout absolument;

Comme toi-même, il connoît ta bergère.

LA COMTESSE.

Ainsi le premier fat, toujours impunément,

D'un seul mot dénigre, diffâme....

LE MARQUIS.

Allons, allons, nous savons tous, Madame;

Que vous êtes heureuse; ainsi point de courroux.

Bien, fort bien, ai-je dit; mais le connoissez-vous?

LE COMTE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Jamais il n'a vu cette belle:

Mais il tient ces détails de l'un de ses amis.

Il a fait plus, il m'a promis....

Il a promis ? ...

LE COMTE.

LE MARQUIS.

Il veut me la faire voir.

LE COMTE.

Elle ?

Et vous avez dit non ?

LE MARQUIS.

Je n'avois garde.

LE COMTE.

Quoi ! ..

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot, & bien vite.

LA COMTESSE, à part.

Je souffre, hélas ! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi vous mêler ? ..

LE MARQUIS.

Tais-toi donc ; il mérite

Que je le pousse à bout. Oh ! j'irai.

LE COMTE, vivement.

Non ;

Ne vous commettez point ; c'est moi seul qu'on offense,

J'irai moi-même, & j'en aurai raison.

LE MARQUIS.

Point : je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je pense,

Si vous me demandez mon avis sur cela,

Qu'il faut répondre à tous ces propos-là

Par le mépris & le silence.

LE MARQUIS.

Eh bien ? quel air dolent avez-vous là tous deux ?

Quel diable de maintien !

LE COMTE.

Ah ! c'est qu'il est fâcheux... ..

LE MARQUIS, toujours riant.

Oh ! très-fâcheux, je le confesse.

Ah ! soit bien, petit scélérat ! ..

Prenez-bien garde à vous, ma nièce :

Vous avez pour époux un perfide, un ingrat :
On dirait qu'il vous aime avec idolâtrie :

Il n'en est rien, c'est un détour :
Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour un autre il a de l'amour.

(Il rit encore plus fort.)

LA COMTESSE.

Monsieur le Marquis ! . . .

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'est-ce ?

Encor de l'humour, du courroux ?

Toujours effarouchée ? en vérité, ma nièce,
On ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'est qu'il est vrai qu'un pareil persiflage,
S'il se prolonge trop, mon oncle, amuse peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus ? parbleu,

Notre conteur l'est un peu davantage.

Et Phélieuse, di-moi, de ta belle ? entre nous,

En abrégé, pen-es-tu qu'il l'ait faite ?

Il en pouloit d'un ton à tuer un jaloux.

Il faudroit voir comme il la traite !

Monsieur le Comte, vous pensez

L'avoir séduite, être aimé d'elle ?

Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.

Elle vous est pleinement infidèle.

LE COMTE, *vivement & avec un rire forcé.*

Comment ? . . . car en effet ceci devient plaisant.

Oui, mon oncle a raison, Madame ;

Il faut en rire. On dit donc à présent

Que ma belle a trahi ma flamme ?

Ah ! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon !

C'est un malheur. Et pour qui ? le dit-on ?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

(53)

LE COMTE, *de même.*
Pour mille ?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

LE COMTE, *de même.*

C'est dommage !

LE MARQUIS.

Ah ! vous vous avisez, vous, Monsieur le volage,

D'être à la fois drape & fripon !

Sûr du cœur de votre maîtresse,

Sûr de votre secret, donnant un libre essor...

Mais, chût ! n'en parlons plus, car nous ferions encor,

A coup sûr, pleurer la Comtesse.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle, c'est moi qui crains de vous troubler.

Je ne me sens pas bien ; souffrez que je vous quitte.

(Elle sort.)

LE MARQUIS, *au Comte.*

Que t'ai-je dit ? Va-t-en bien vite ;

Va, cours la consoler. Va, va.

(Il le pousse, en riant, vers la Comtesse. Le Comte, qui fait d'abord semblant de la suivre, sort par une autre porte, sans que le Marquis s'en aperçoive.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *seul.*

OH ! les amans,

Je l'avourai, sont de drôles de gens !

Quand j'y songe pourtant, mon récit trop sincère,

De ma nièce, après tout, pourroit troubler le cœur ;

Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire,

Pour pouvoir dissiper ensuite son erreur.

Allons, je me prépare une triple allégresse ;

Humilier d'un fat le babil scandaleux,

De mon neveu d'Orson justifier les feux,

Et remettre la paix dans l'esprit de ma nièce.

Fin du troisième Acte.

 ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.
LE COMTE, LE MARQUIS.
LE COMTE.

QUOI! vous partez si vite?

LE MARQUIS.

Une affaire qui presse. . .

LE COMTE.

Vous n'allez pas sans doute éclaircir, de ce pas,
L'histoire, là, de ma maîtresse?
Ces contes de tantôt?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh! non; c'est pour une autre affaire!

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh! je n'y songeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir. . .

Mais il est mieux de n'en rien faire.

Vous n'irez donc pas?

LE MARQUIS.

Non, je n'irai que ce soir.

LE COMTE, *vivement*.

Ce soir?

LE MARQUIS.

Oui: n'est-ce pas assez tôt?

LE COMTE.

Au contraire:

Même je craindrois, entre nous,
Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous
D'aller vérifier une aussi triste fable:

Car dans le fond , rien n'est plus misérable ;
Et si j'étois de vous . . .

LE MARQUIS.

Eh ! non , non , mon neveu .

Aux dépens du conteur je prétends rire un peu ;
Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire .
Mais changeons de propos .

LE COMTE.

Oui , vous avez raison .

LE MARQUIS.

Hier , tu t'étonnois , d'Orson ,
De me voir éveillé plutôt qu'à l'ordinaire ?

LE COMTE.

Mais , oui .

LE MARQUIS.

C'est qu'à la cour se traite mon affaire ;
Et dans ce pays-là , mon neveu , sois certain
Que fût-on éveillé long-temps avant l'aurore ,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin .

LE COMTE.

Oui , qui vient tard n'a ni profit ni gloire . . .
Convendez qu'on a su pourtant vous régaler
D'un conte impertinent , absurde . J'ose croire . . .

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler ?

LE COMTE.

Là , de la ridicule histoire
De mes amours .

LE MARQUIS.

Ah ! rien n'est si plaisant ;

Mais il s'agit d'autre chose à présent .
Je n'ai fait , jusqu'ici , parler que mes services ;
Mais si , de jour en jour , après m'avoir promis ,
Le Ministre me fait effuyer des caprices ,
Je saurai l'entourer de nos communs amis .

LE COMTE.

Mais je pourrais bien , moi , lui couper les oreilles .

LE MARQUIS.

Au Ministre ? Es-tu fou , d'Orson ?

Pour le succès, cela feroit merveilles!
C'est fort bien solliciter!

LE COMTE.

Non;

Je parlois de ce fat. . .

LE MARQUIS, *en colère.*

Oh! ce propos, d'Orson;

Me lasse enfin, commence à me déplaire.
M'écoutez-vous?

LE COMTE.

Ah! mon oncle, pardon;

Rien ne pourra plus me distraire.

Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colère.*

C'est bien le moins, je croi, .

Lorsque pour toi j'agis, que tu daignes m'entendre;

Car ce que je viens d'entreprendre,

Ce que j'ose espérer, est pour toi seul.

LE COMTE.

Pour moi?

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui, mon cher neveu, c'est pour toi.

Auprès du Roi, ce que je sollicite,

C'est, entre nous, son agrément,

Pour te céder. . .

LE COMTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement;

C'est pour cela qu'ici je te fais ma visite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus, mon cher oncle: eh! comment

Pourrai-je jamais reconnoître? . . .

Quoi! vous venez exprès? . . .

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens,

Mon neveu, sont embarrassans;

Tu ne m'attendois pas; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui? vous, mon oncle? O ciel! ni le tems, ni le lieu. . .

SCÈNE II.

SCÈNE I.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN;

FRONTIN, *au Marquis.*

MONSIEUR, votre Notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire ?

On attend. (*Au Comte.*) Sors-tu, toi ?

LE COMTE.

Non, je m'en vais écrire ;

En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, fans adieu.

(*Le Comte & le Marquis sortent.*)

SCÈNE III.

FRONTIN, *seul.*

MONSIEUR s'est ennuyé d'être un mari fidèle ;
 De mon mieux je me prête à ce goût passager.
 A-t-il bien ou mal fait ? . . . Quant à moi, je me mêle
 D'obéir à mon maître, & non de le juger.
 Je crois bien qu'on pourroit, en critique sévère,
 Le chicaner un peu sur cette humeur légère :
 Mais, suis-je fait pour le changer ?
 Et d'ailleurs, raisonnons. Pour aimer sa maîtresse,
 Il me paie assez bien ; il faut noter ce point ;
 Mais, pour aimer sa femme, il ne me paie point.
 J'use de son argent, & lui de mon adresse ;
 Tout est dans l'ordre. Il se peut qu'en effet
 Il m'en coûte un peu d'innocence :
 Mais, ma foi, je ne suis pas fait
 Pour décider les cas de conscience.

SCÈNE IV.

L I S E T T E , F R O N T I N .

L I S E T T E , *arrêtant Frontin.*

M A I S , un moment , Frontin , un moment !

F R O N T I N .

Eh bien ! quoi ?

L I S E T T E .

Tu fais toujours.

F R O N T I N .

Et toi , sans cesse tu déclames.

Çà , voyons ; dépêchons : j'ai hâte.

L I S E T T E .

Oh ! je le croi.

Quand je te parle , je te voi
Toujours pressé.

F R O N T I N .

C'est que vous autres femmes

Vous ne l'êtes jamais , fitôt qu'il faut parler.

L I S E T T E .

Allons , allons , deux mots ; puis tu vas t'en aller.

Quoi ! Frontin , à ce point tu peux me méconnoître ?

Quoi ! tu ne me parleras pas ,

A moi , ta femme , & tu me quitteras

Sans me rien dire de ton maître ?

Quoi ! j'aurai beau prier soit & matin ,

Tu ne me conteras jamais de bonne grace

Ce qui se passe ici , mon cher Frontin ,

Ce qu'on dit , ce qu'on fait , ce que tu fais enfin ?

F R O N T I N .

Que viens-tu me chanter ? Est-ce que rien se passe ?

Est-ce qu'il se fait rien ? Est-ce que l'on dit rien ?

Est-ce que je fais rien ?

L I S E T T E .

Ah ! barbare ! ta femme

N'a donc plus de droits sur ton ame ?

Quand je t'ouvre mon cœur , tu me fermes le tien !

Ton maître t'a sonné ce matin pour écrire ;

Tu tiens même, en ce moment-ci,
 Une réponse ; & tu viendras me dire
 Qu'il ne se passe rien ici !
 Inhumain ! comment tu me traites !
 N'est-il pas de règle, en tout tems,
 Que les valets disent tout aux foubrettes ?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amans ;
 Mais, moi, je suis époux. Ecoute :
 Il fut un tems où l'amour m'eût sans doute
 Fait babillier ; car tu n'ignores pas
 Qu'au tems passé, comme au siècle où nous sommes,
 L'amour a fait faire ici-bas
 Des sottises aux plus grands hommes.
 J'en aurois fait aussi pour toi ;
 Je voyois au babil ma langue disposée ;
 J'ai senti le danger, je t'ai vite épousée.
 Depuis ce jour je suis maître de moi,
 Et je ne causerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh ! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage !
 J'étois bavard, je suis silencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux ; ah ! grace aux cieux,
 Je suis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh ! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir ;
 Oh ! maintenant, la nuit, je ne fais plus qu'un somme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le fais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,
 Le mariage aussi corrige bien un homme !

LISETTE.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.

Ta conscience , enfin , peut-elle être en repos ?
 Quand , de te dire tout , j'eus toujours la foiblesse !
 Tu le fais . . . Viens , ingrat , m'interroger ici
 Sur les défauts de ma maîtresse.

F R O N T I N .

Je ne suis pas curieux , dieu-merci ;
 Et c'est encor grâces au mariage.

L I S E T T E .

Tu me pouffes à bout par d'éternels refus.
 Mais , lâche , tu ne fais donc plus
 Dans quels périls ta cruauté t'engage ?

F R O N T I N .

Ma chère enfant , je tiens du mariage encor
 Une vertu de grande conséquence ,
 Nécessaire , & qui vaut de l'or
 Pour les maris : la patience.

L I S E T T E .

Oh ! le dénaturé ! Mais , quoi !
 Tu ne m'aimes donc plus , d'après ce que je voi ?

F R O N T I N .

Adieu , mon cœur !

S C E N E V .

L I S E T T E , seule.

ADIEU , montre ! Quelle foiblesse ;
 De n'oser châtier , ainsi que je le dois . . .
 Le fripon conduit tout , à ce que j'apperçois.
 Eh ! mais , ce Chevalier ? le pouvoir d'une belle ,
 Sur le point d'épouser ici Mademoiselle !
 Il donne des écrins , notre galant berger !
 Ah ! j'ai bien fait d'interroger ,
 Pour apprendre cette nouvelle.
 Tous les valets , grace au ciel , aujourd'hui
 N'ont pas fait du silence une étude profonde.
 Je vivrais toujours , quel ennui !
 Sans savoir un seul mot des affaires d'autrui ,
 S'il n'existoit que des maris au monde.
 Profitons de ceci du moins . Monsieur d'Elcour ;

Madame va savoir votre innocent amour ;

Il faudra que tout s'éclaircisse.

Les deux amis sont dignes de courroux ;

Et, sans miséricorde, on doit faire justice

Des volages amans & des maris jaloux.

Allons, courons, l'affaire presse.

SCENE VI.

Mlle. D'ORSON, LISETTE.

Mlle. D'ORSON.

LISETTE, avez-vous vu le Chevalier ?

LISETTE.

Moi ? non.

Mademoiselle... mais pardon...

Je vais parler à ma maitresse.

SCENE VII.

Mlle. D'ORSON, seule & rêvant.

A tout ce que j'entends, à tout ce que je voi,
En vérité, je ne peux rien comprendre.

Par-tout un air de mystère, d'effroi !

L'un pleure ! l'autre est triste ! un autre gronde ! & moi,
Je ne fais rien !

SCENE VIII.

Mlle. D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à part.

ON est prêt à se rendre ;
On a promis réponse à mon doux compliment.

Mais moi, dans ce fatal moment,

Je ne me défends point d'une frayeur extrême :

Car peut-être, ce soir, je perds tout ce que j'aime.

C'est jouer trop gros jeu ; risquer tout en un jour !

Mlle. D'ORSON, *à part* :

Ah, bon ! voici le chevalier d'Elcour :
Il caufe avec ma fœur ; il peut avoir fu d'elle...
(*Haut.*) Monsieur le Chevalier !

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

Mlle. D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma fœur
Est triste ?

LE CHEVALIER.

Non, Mademoifelle.

Mlle. D'ORSON.

Mais favez-vous pourquoi mon frère a de l'humeur ?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle. D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde ?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle. D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde
Sera fâché, fans qu'on fache pourquoi !
Cà, Monsieur, favez-vous quelle triste nouvelle
Vous donne un air chagrin ? Ah ! nous verrons, je croi,
Si vous faurez quelque chofe !

LE CHEVALIER.

Qui?... moi ?

Mlle. D'ORSON.

Oui, vous. Ne pouvez-vous parler ?

LE CHEVALIER.

Mademoifelle !...

Mlle. D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus ?

LE CHEVALIER.

Jamais jufqu'à ce jour

Mon cœur ne fut pour vous fi tendre & fi fidèle.

Mlle. D'ORSON.

Qu'avez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle

Coûtera cher peut-être à mon amour.

Mlle. D'ORSON.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Notre devoir, souvent inexorable...

Mademoiselle, on peut m'accuser aujourd'hui ;

Je peux, quoi qu'innocent, vous paroître coupable...

Croyez plutôt mon cœur, que les discours d'autrui...

Mlle. D'ORSON.

Eh ! parlez-moi donc... Il soupire!...

(Le Chevalier fort.)

SCENE IX.

Mlle. D'ORSON, seule.

EH bien donc, à présent il s'en va sans rien dire ?

Oh ! non, je n'entends rien à tout ce que je voi ;

Tout a changé de face ici depuis une heure.

Et puis ce Chevalier qui s'éloigne de moi!...

Qui me regarde!... & d'un air!... Eh bien, quoi!

Ne voilà-t-il pas que je pleure

Comme lui, sans savoir pourquoi!

S'il vient d'apprendre ici quelque triste nouvelle,

Il devrait bien...

SCENE X.

Mlle. D'ORSON, LE COMTE.

LE COMTE, brusquement.

RENTREZ, Mademoiselle.

Mlle. D'ORSON.

Quel son de voix ! quoi ! mon frère, il se peut

Que contre moi !... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, plus doucement.

Rentrez.

Mlle. D'ORSON, s'en allant.

Moi, qui jamais n'ai rien fait à personne,

Il semble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.

SCENE XI.

LE COMTE, *seul d'abord.*

A merveille ! Lifette est dans sa confiance !
 J'ai bien fait d'épier leur secret entretien.

Ah ! c'est d'Erbon ! ce soir , en mon absence ,

On l'attend donc ici ! Fort bien !

Frontin ! ... je souffre le martyre !

Dieu ! ... Frontin !

FRONTIN.

Monseigneur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi ! tu fais quelque chose aussi ?

FRONTIN.

Oh ! oui, Monseigneur, vous aviez dit, sans doute,

Que vous ne restiez pas à souper ?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas,

J'ai vu Madame, à part, s'entretenir tout bas

Avec le Chevalier. Je m'approche, j'écoute. . .

Vous l'avez permis. . .

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce soir

D'Erbon. . .

LE COMTE, *avec emportement.*

(*A part.*)

Eh ! je le fais. Traîtres ! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuse nouvelle

N'est pas le seul danger pressant.

LE

LE COMTE.

Comment ?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien ? seroit-elle infidelle ?

FRONTIN, à part.

Faisons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Monfieur, j'ai voulu par moi-même
 Voir les gens qui, tantôt, avoient quelque soupçon
 Sur Sophie...

LE COMTE.

Hem ?

FRONTIN.

Ma frayeur est extrême !

Oui, je croirois qu'ils ont raison.

LE COMTE.

Que dis-tu ? Ciel ! Frontin, tandis que je demeure ;
 Vas, cours chez Sophie, & sur l'heure...

Mais non, j'irai moi-même ; il faut,

Dans ce cas-là, parler en face ;

Un tiers peut aisément se trouver en défaut :

Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace ;

Il n'entend que ce qu'on lui dit ;

Ne voit que ce qu'on montre ; il juge la surface ;

Et jamais dans l'ame il ne lit.

Mais tandis que je fors pour venger cet outrage,

Si le complot qu'ici l'on trame contre moi ?...

FRONTIN, à part.

Quel trouble est peint sur son visage !

LE COMTE.

Puis-je ?...

FRONTIN.

Irez-vous, Monfieur ?

LE COMTE.

Tais-toi.

Oui, je dois me venger ; oui, j'y vole ; & j'espère
 Qu'à mon retour...

FRONTIN.

Au fond, c'est fort bien fait;

Car ce que Madame peut faire,

Tous ses rendez-vous, en effet,

Auprès d'un tel chagrin, ne vous importent guère.

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guère ! Comment !

Tu veux que je souffre en silence ? ...

Qu'en m'éloignant d'ici je sois d'intelligence ? ...

FRONTIN.

Eh ! non, Monsieur. . . Restez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment

Je ne peux pas sortir ?

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis rester.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE COMTE.

Viens, écoute.

Vas, cours, vole. . .

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Non, reste-là.

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien ? te voilà !

Avec tes bras pendans & ton morne visage,
Qui n'exprime jamais qu'un stupide embarras !

Tu me verrois périr sans me tendre les bras,

Digne & trop ressemblante image

De tes pareils, vil peuple de valets,

Qu'on achète sans cesse, & qu'on n'acquiert jamais !

FRONTIN.

Voilà pour la gent domestique,

Si je m'y connois bien, un beau panégyrique !

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'espère qu'en toi ;
 Cours chez Sophie, observe tout pour moi ;
 Ne m'abandonne pas ; sois l'ami de ton maître.
 Vas, malgré mon courroux, je dois me contenir ;
 Ici j'épirai tout, & je saurai peut-être
 Confondre un cœur coupable, avant de le punir.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

MAIS la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devoit être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître ?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais, quel air d'embarras !

Vous paroissez troublée ?

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien tranquille ?

LE COMTE.

Eh pourquoi donc ne le serois-je pas ?

(A part.)

Que veut-elle dire ? ce style...

LA COMTESSE.

Pour la dernière fois, il faut parler enfin.

Avez-vous toujours le dessein

De donner votre sœur pour femme

Au Chevalier ?

LE COMTE.

Et vous, Madame,

Aurez-vous donc sur lui quelque soupçon ?

Pourquoi sur sa gaité prenant un faux ombrage,

D'après son ton léger, croire son cœur volage ?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger ; pardon.

Je voudrois vous sauver le déplaisir extrême. . .

LE COMTE.

Comment ! expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

QUAND pour calmer, d'Elcour, de trop justes frayeurs,
 Votre bouche avoua quelques torts de jeunesse ;
 Je n'ai pas dû penser que ces aveux trompeurs
 Fussent un voile heureux, une perfide adresse
 Pour nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déjà dit, Madame,

Que votre amitié pour ma sœur,

A d'injustes soupçons avoit ouvert votre ame.

D'Elcour est mon ami ; je réponds de son cœur.

LE CHEVALIER, à part.

Que prétend-elle donc ? Je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter sur lui.

LE CHEVALIER.

Mais, est-ce tout de bon qu'on m'accuse aujourd'hui ?

Et sérieusement faudra-t-il se défendre ?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidens discrets ?

Monsieur le Chevalier ; on a dit vos secrets.

C'est à Monsieur de voir s'il veut, ami fidèle,

Donner pour époux à sa sœur,

Un homme qui, tout près d'en être possesseur,

Arrange une intrigue nouvelle,

Et qui, prétendant tour-à-tour,

De devoirs, de plaisirs, remplir sa destinée ;

Veut apparemment que l'amour
Le console de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos!

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon dessein!

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Osez les réfuter, si c'est une imposture.

On n'a pas vu tantôt une lettre, un écran?...

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

LE COMTE.

Un écran?...

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure

Qu'on vous a mal expliqué mon projet;

Que de mes vœux, de ma tendresse,

Votre sœur est l'unique objet;

Que mon cœur tout entier pour elle s'intéresse.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous?

(*A part.*)

Mais vous me trahissez. J'enrage!

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahisse une sœur, un époux?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laissez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage!

Que jé vous laisse faire!

LE COMTE.

Eh bien, cet embarras...

LA COMTESSE.

Monsieur, l'aventure est réelle;

Et j'ai même su de la belle

Jusques au nom, que je ne cherchois pas:

Sophie.

LE COMTE, *à part.*
O ciel!

LE CHEVALIER, *à part.*
Le mot est lâché!

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle?

Veut-elle me confondre? ou dois-je voir en lui
Un perfide rival?

LA COMTESSE.

C'est ainsi qu'on l'appelle.

Osez me démentir; la connoissez-vous?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE.

J'ai donc fait un récit fidèle.

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.

Il n'est plus de tems de rire, & l'aventure est telle.

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux!

Un cœur ne sauroit, entre nous,

Poulier plus loin l'amitié... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois sentir...

LE CHEVALIER.

Oui, je lis dans ton cœur,

Et d'un... frère alarmé j'excuse la fureur.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Ah! mon ami, l'objet de sa foiblesse

Par des chemins fleuris peut conduire au malheur;

Autant que ses attraits on vante son adresse.

Mais à juger par cet effroi

Dont votre ame, à ce nom, paroît encore émue ;
 Cette beauté vous est connue,
 Et d'un si grand danger vous tremblez comme moi.
 Ah ! l'on m'a dit vrai, je le voi,
 D'Elcour, votre silence. . .

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.

Comte, voyons ; ordonnez de ceci :
 Est-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
 Qu'en accusé je dois répondre ?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *se disposant à parler.*

Eh bien ?

LE COMTE.

Mais non ; il ne pourroit

Parler net devant vous sur un pareil sujet,
 Madame ; seul à seul, j'éclaircirai l'affaire ;
 Et si je réussis à juger en effet

Ses procédés, je réponds du salaire.

LE CHEVALIER.

Soit ; je saurai tous deux vous satisfaire.

Mais donnez-moi jusqu'à la fin du jour ;

Et j'aurai mérité peut-être, à mon retour,
 L'estime de la sœur & l'amitié du frère.

(*Il sort ; & par un jeu muet que la Comtesse ne comprend pas, il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.*)

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

J'AI prévu qu'un moment je vous affligerois
 Par ma cruelle confidence ;

Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets,
 Si j'avois gardé le silence. (*Elle sort.*)

LE COMTE, *seul.*

Les voilà donc, ces deux amis de cœur !

Forc bien ! l'un, ingrat & parjure,

En veut à mes plaisirs, & l'autre à mon honneur !

Allons ; à cet excès s'ils ont poussé l'injure,

De l'amitié, comme eux, oubliant tous les droits,

Prévenons, ou vengeons deux attonnés à la fois,

 ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

TU viens de chez Sophie ? Eh bien ?

FRONTIN.

Monseigneur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puisse la confondre, elle ou le Chevalier.

Mais j'ai posé des gens pour épier ;
Et tout s'éclaircira ; fiez-vous à mon zèle.
Vous savez qu'elle doit envoyer aujourd'hui,
Pour vous dire à quelle heure on courra le bal ?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui,

Peut-être elle enverra le nouveau domestique ;
Il ne m'a jamais vu ; je crains toujours. . .

FRONTIN.

Moi, non.

On l'a donné pour un garçon unique.
Il doit être prudent, car il est vieux, dit-on :
Et puis c'est de ma main que l'on tient la soubrette ;
Elle saura l'instruire avant de l'envoyer.

Oh ! quelqu'agent qu'elle veuille employer,
J'en réponds. Diable ! elle est sage & discrète.

LE COMTE, *revenant sur ses pas.*

Vous avez avoué que peut-être on ira
L'interroger sur moi ?

FRONTIN.

Personne n'entrera,
Et l'on n'apprendra rien ni de ses gens, ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne un moment, faites bien sentinelle.

SCENE II.

SCENE II.

FRONTIN, *seul.*

HOM ! tout ceci va mal. Ma foi,
 Par-tout où mon regard s'arrête,
 Depuis quelques momens, je ne fais, j'aperçois
 Des nuages autour de moi,
 Qui m'annoncent de la tempête.
 Mais nous voilà sur mer, voguons ; force de bras ;
 Force de rame, & du courage !
 Laissons faire aux vents. En tout cas,
 J'ai fait un peu ma main ; & pour braver l'orage,
 Comme il faut tout prévoir, que tout change ici-bas ;
 J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCENE III.

LE COMTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

LE Comte reparoit. Oh ! oh ! quel air chagrin !

LE COMTE, *à part.*

Un écrit qu'on lisoit ! qu'on a fermé soudain
 En me voyant !

FRONTIN, *à part.*

Quelle sombre tristesse !

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le bosquet, il a vu la Comtesse
 Qui tenoit son rôle à la main ;
 Tous les soupçons alors sont entrés dans son ame ;
 Voir un papier écrit dans les mains de sa femme !
 C'est pour le rendre fou, ma foi, jusqu'à demain !

LE COMTE, *de même.*

O trahison !

LISETTE, *de même.*

Il m'attend au passage.

Dieu fait les questions ! j'enrage !

C'est un triste service ! il ennuie à la fin.

(Frontin s'en va, toujours avec l'air d'observer.)

K

SCÈNE IV.

L I S E T T E , L E C O M T E .

L E C O M T E , *avec un dépit concentré jusques vers la fin de la scène.*M A D E M O I S E L L E , un-mot : je vous trouve sans cesse
L'air très-occupé.

L I S E T T E .

Mais... je le suis.

L E C O M T E .

Je le croi.

Quand à la fois on a ses affaires à soi ,
Les affaires de sa maîtresse...L I S E T T E , *bas.*C'est beaucoup d'affaires. Ma foi ,
C'est un assaut qu'on me prépare ;

Tenons-nous bien ; point de grace au jaloux.

L E C O M T E .

A vos devoirs vous gardez , entre nous ,
Une fidélité bien rare !La Comtesse , de vous , doit faire aussi grand cas :
Son amitié doit payer votre zèle.

L I S E T T E .

Il est vrai ; mais aussi pour elle
Je ferois tout au monde.

L E C O M T E .

Oh ! je n'en doute pas.

L I S E T T E , *à part.*

Je cède de grand cœur au dépit qu'il m'inspire.

L E C O M T E .

J'ai vu tantôt de loin , dans le jardin ,
Que vous aviez ensemble un papier à la main ;
A haute voix aussi vous m'avez paru lire.

L I S E T T E .

Ah ! Monsieur , cet article-là

Tient au devoir. Je crains les confidences.

L E C O M T E , *affectant un air léger.*
Quelle folie ! à moi ? je fais les convenances ,

Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

L I S E T T E.

Mais... voilà...

L E C O M T E, *de même.*

Un mari, c'est sans conséquences.
Mettez-moi du secret ; allons : vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage ?

L I S E T T E, *à part.*

(*Haut.*)

Enfonçons le poignard. Ma foi,
Vous savez arracher le masque du vilage ;
On ne peut pas vous échapper.

L E C O M T E, *de même.*

Oh ! moi,

J'ai le coup-d'œil juste.

L I S E T T E, *à part.*

Il enrage !

L E C O M T E.

Au reste, je ne peux m'en offenser. Je croi
Qu'en peut à la Comtesse offrir un tendre hommage ;
Rien n'est si naturel.

L I S E T T E.

Oh ! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, si nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

L E C O M T E.

Si l'on ne se fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on se fait lire.

L I S E T T E, *à part.*

Il étouffe !

L E C O M T E.

Et ces vers, enfans du sentiment,
Elle les récitoit, je crois ?

L I S E T T E.

Oh ! oui ; Madame

A la mémoire heureuse.

L E C O M T E.

Elle y mettoit de l'ame !

L I S E T T E, *à part.*

Il expire !

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura

Une réponse?

L I S E T T E.

Oh! oui, je crois qu'on répondra;

Car...

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous, Mademoiselle.

L I S E T T E, *à part.*

Quel courroux! Il est tems, ma foi,

(Haut.)

De l'arrêter. Écoutez-moi,

Monsieur le Comte : il faut...

LE COMTE, *de même.*

Sortez de ma présence.

L I S E T T E, *à part.**(Haut.)*

Quelle fureur! Je dois en confidence

Vous dire...

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas besoin.

L I S E T T E.

Que mon devoir...

LE COMTE.

Est le silence.

L I S E T T E.

Mais...

LE COMTE, *plus haut.*

Sortez.

L I S E T T E, *à part, en sortant.*

J'ai poussé la chose un peu trop loin.

SCENE V.

LE COMTE, *seul.*

J'AVOIS tort; j'étois fou de prendre de l'ombrage!
 Je devois vivre sans soupçon!

S C È N E VI.
LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *ferrant un papier dans sa poche.*

J'AI cru ne point finir. C'est un ouvrage.
De chercher des papiers parmi... Voilà d'Orfon.

L E C O M T E.

Je sens dans mon cœur une rage!...
Voici mon oncle; allons, contraignons-nous.
(*Très-vivement.*)

Ah! mon oncle, que feriez-vous,
Si, par ses procédés, votre femme volage
Vous déshonorait?

L E M A R Q U I S.

Hem?

L E C O M T E.

Vous êtes juste & sage.

L E M A R Q U I S.

Me déshonorait? moi? je l'en déferois bien,
Elle, & tout son sexe avec elle.

L E C O M T E.

Si, sous le masque heureux d'un modeste maintien,
Elle eût caché long tems une flamme infidelle?

Si, jouant la cardeur, la foi,
Elle oublioit, à ses amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à son époux, à foi?

L E M A R Q U I S.

Eh bien! ma femme alors seroit déshonorée.

(*En colère.*)

Mais moi? Te moques-tu? Parbleu, sans m'abuser,

Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi; que nul encor ne peut en disposer,
Ni le perdre que moi. Si la foi, le courage
Illustra mes aïeux, cette gloire, je croi,
N'est pas un des effets compris dans l'héritage;
Ma noblesse vient d'eux, mais ma gloire est à moi.

Or, tous les miens, par leur sortise,

N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder ;
 Que mes aïeux n'auroient pu me céder
 Par testament , celle qu'ils ont acquise.

LE COMTE.

Soit. Mais , de grace , dites- moi ,
 Que feriez-vous , en pareille occurrence ?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos ! Ma foi ,
 Je ferois . . . j'agirois suivant la circonstance.
 Mais , es-tu dans ce cas-là , toi ?

LE COMTE.

Moi ? je ne serois pas , mon oncle , si tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guère.

LE COMTE.

Oh ! je le suis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas , supprimons un discours inutile.
 Mon Notaire venoit , sur un point important. . .
 (*Le Comte s'éloigne , sans rien dire.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS , *seul.*

BON ! voilà qu'il s'en va comme un fou , sans répondre !
 Par ma foi , tout ici commence à me confondre.

Je n'entends rien à tout cela.

Oh ! je veux m'éclaircir ; il le faut ; le tems presse.

(*Il appelle.*)

Frontin !

SCENE VIII.

FRONTIN , LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

V OIS si je peux parler à la Comtesse ;
 Tu lui diras qu'on attend ; vas.

FRONTIN.

Oui , Monsieur.

SCENE IX.

DUMON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

JE ne fais ; qu'il parle ou qu'il écoute,
De me déplaire, il est toujours certain ;
Il m'est suspect.

DUMON, *à part.*

C'est lui-même, sans doute ;

Car il vient de donner ses ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *à part.*

A mes yeux, son air, son langage

Ne disent jamais rien de bon.

Je croirois fort que ce visage

N'est que le masque d'un fripon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jeune.

LE MARQUIS, *à part.*

Avec son style ;

On étoit ! on parloit ! Son ton mystérieux

Est propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu sérieux.

Mais avec quatre mots, il me sera facile

De déridier son front, de le rendre joyeux.

Abordons-le.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle est cette face nouvelle ?

DUMON, *s'approchant de son oreille.*

Monfieur, à neuf heures ce soir,

Chez elle vous pourrez vous voir.

Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi ? hem ? qui m'attend ?

DUMON.

Eh !... elle.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle ? Que diable est tout ceci ?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas? C'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie?

DUMON.

Oui, qui m'envoie ici,

Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie;

Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh! Monsieur, pourquoi,

Quand je me fais connoître, affecter du mystère?

Pourquoi vous déguiser? Je suis du secret, moi.

Oh! vous pouvez vous vanter, sur ma foi,

D'être aimé comme on ne l'est guère.

Vraiment, elle est folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi?

DUMON.

C'est un amour qui ressemble à la rage:

Bient qu'à ses yeux on vous ait, entre nous;

Représenté comme un petit volage!

LE MARQUIS.

Moi! petit volage!

DUMON.

Oui, comme un petit fripon,

Qui, de tems en tems, fait des fiennes.

Mais comme elle vous aime, & qu'elle a le cœur bon,

Elle veut bien passer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,

Il ne finira point, le bourreau. Mes fredaines!

A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je présufois. . .

LE MARQUIS.

Bon! Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh! mais,

Je

Je vous l'ai déjà dit ; c'est elle qui m'envoie :

LE MARQUIS.

Elle ! elle ! elle toujours ! Que le ciel te foudroie ?
Mais qui donc se nomme elle ?

SCENE X.

DUMONT, FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à *Frontin*.

EH ! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable ?

FRONTIN, *bas*.

Que la peste t'étouffe ! ah ! forcier détestable !

Il aura pris l'oncle pour le neveu.

(*Au Marquis.*)

Ah ! ah ! je fais , Monsieur ; un quiproquo , je gage.

C'est à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah ! bon.

L'un vous dit toujours *elle* , & l'autre toujours *on* :

FRONTIN, à *Dumon*.

(*Haut.*)

(*Bas.*)

Venez donc me parler. Viens donc , maudit visage !

(*Au Marquis.*)

Monsieur , on vous attend.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *seul*.

M A I S , quelle déraison !

M'appeller , moi , petit volage ! . . .

Oh ! je m'y perds. Fort bien , je vois roder d'Orfon . . .

Quel train ! mais quand je me rappelle . . .

Il faut tout débrouiller , lire au fond de leur cœur ;

Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur ,

Qui pourroit fort bien être historien fidèle.

L

SCÈNE XII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant sortir le Marquis.*

IL s'en va. Toi, Frontin, avant que de sortir,
De mon projet ne laisse rien paroître :
Dis seulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour, peut-être.
Vas, je sois en effet, mais pour rentrer soudain.
J'ai pris une clef du jardin.
Dans cette salle aussitôt je remonte,
Sans mot dire, invisible à tous ;
Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FRONTIN, *seul.*

R IEN n'est plus singulier, au fond. Monsieur le Comte
Craint... ce qu'on craint, j'en juge par mes yeux.
Mais si je fais bien m'y connoître,
Monsieur, dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet, que de passer pour l'être.
Voici, ma foi, l'instant de crise.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

V OTRE maître
Ne doit rentrer qu'après souper ?

FRONTIN.

Ou bien demain.

Je ne fais pas au juste son dessein.

LA COMTESSE.

Bon ! Laissez-moi.

SCENE XV.

LA COMTESSE, *seule.*

D'ELCOUR vient de m'instruire
 Du projet que , pour moi , son cœur avoit conçu.
 Tantôt devant d'Orson j'ai failli le détruire ,
 Ce dessein , pris à mon insçu :
 Et c'est malgré moi qu'il persiste.
 Il part pour l'achever. . . Ah ! c'est avec regret
 Que j'ai promis de garder son secret. . .
 Mais éloignons un tableau qui m'attriste.
 Ecrivons à d'Erbon qu'il vienne répéter ;
 Car pour demain il faut nous concerter.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

(Elle s'approche d'une table pour écrire ; le Comte arrive
 furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vue.
 s'ouvrir , & il écoute ce qui suit.)

ALLONS, si de l'hymen l'ingratitude extrême
 A refusé de combler mes desirs,
 Songeons au moins à ce que j'aime,
 Hélas ! veiller sur ses plaisirs,
 Est désormais le seul qui me reste à moi-même.

LE COMTE, *à part.*

Lisette l'avoit dit , on répondra. Fort bien !
 Par ses tendres discours , on peut juger son style.

LA COMTESSE, *de même.*

Sans nourrir dans mon ame un espoir inutile ,
 J'ai perdu mon bonheur , occupons-nous du sien.
 (Après s'être levée , & en ferrant sa lettre.)
 On vient.

LE COMTE, *à part.*

Pouffons à bout son extrême arrogance.
 Elle paroît surprise !

LA COMTESSE, *à part.*

Il me semble troublé !

D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé ?
Qu'il m'a pour son projet, mis dans la confiance ?

LE COMTE, *à part.*

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut.*

Vous semblez attristé ?

LE COMTE, *avec une colère contrainte, & en considérant le visage de la Comtesse.*

Oui, je plains la Marquise d'Herté...

Elle écrit au Marquis une lettre fort tendre,
S'accuse d'imprudence & de légèreté ;

Mais le Marquis est toujours irrité.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Eh quoi ! son cœur refuse de se rendre !

Oui, je l'avoue, assurément,

L'amant le plus coupable, est l'infidèle amant.

Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice ;

L'esprit le devient chaque jour,

Sans que le cœur soit son complice ?

Un remords doit suffire... & suffit à l'amour.

(*Regardant le Comte fixément, & avec la plus grande expression.*)

Que dis-je ? je voudrais, à lui plaire empressée,
D'aveux & de pardons éloigner la pensée.

Oui, la reconnoissance, ardente à l'excuser,

De mon courroux prendroit bientôt la place ;

Ma bouche, au lieu de l'accuser,

Ne s'ouvreroit que pour lui rendre grace.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je ? voudroit-elle implorer son pardon ?

(*Haut.*)

Madame, vous avez raison ;

Mais l'honneur a crié vengeance.

Que voulez-vous ? on croit se cacher jusqu'au bout...

Tout se découvre enfin, lorsque moins on y pense.

Le tems voile & dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'est ce que mot pour mot, mais d'un ton moins sévère,
Je me disois tantôt avec douleur.

LE COMTE, (à part.)

Ce phlegme-là me passe.

LA COMTESSE, à part.

Il a l'air en colère.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout se fait délateur.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE COMTE, (à part.)

Dieu ! quel front ! loin de mourir de honte !...
Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte,

Qu'avez-vous donc ? vous semblez furieux.

LE COMTE, avec emportement.

Madame, je fais tout, j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous savez tout.

LE COMTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Déjà ?

LE COMTE.

Déjà !... Comment ! à votre gré,
Il n'a donc pas assez duré,
Ce doux lien, ce tour infâme ?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'est malgré moi
Qu'on m'a fait consentir. ...

LE COMTE.

Ah ! Plaisante manière

De se justifier, ma foi !

LA COMTESSE.

Et que si du secret j'étois maîtresse entière,
Vous ne l'auriez pas su.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Ah ! dès ce jour , daignez m'en croire ,
Oubliez tout , de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi ! vous pourriez me pardonner enfin ? ...

LA COMTESSE.

Oui , mon ami ; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez ? ... Oh ! rien n'est plus certain ;
Le trouble & la frayeur ont dérangé sa tête.

Oh ! ça , finissons , s'il vous plaît ,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Montrez , de grâce , le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Eh ! quoi ! c'est pour ce billet-là

Que vous

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame !

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois , malgré moi-même , instruit de l'aventure :
Je fais à qui , Madame , alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là

LE COMTE, *lisant.*

Fort bien ; après ceci ,

Me voilà , grace au Ciel , certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure !

LE COMTE.

Encore ? Oh ! mais , pour celui-ci ,
Ce feroit se moquer

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE,
LE MARQUIS, *qui s'arrête au fond du Théâtre,*
& les écoute.

LA COMTESSE.

Vous refusez d'entendre ? ...

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois savoir.

Mon malheur est certain; je n'ai pu le prévoir;
Mais j'en saurai tirer une vengeance prompte.
Je fais comme on punit au moins ces affronts-là.

Vous m'entendez ?

LA COMTESSE.

Fort bien, Monsieur le Comte,
Et votre oncle aussi : le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle ! ô ciel ! quelle imprudence !

C'est lui ; s'il a tout entendu,

Ah ! malheureux ! je suis perdu :

De ma honte, par-tout, il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orson, d'où vient donc ce transport ?

Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! je suis mort.

haut.

Tout Paris va savoir... rien... vous venez d'entendre ?...

LE MARQUIS.

A-peu-près ; ce biller, si j'ai bien su comprendre,
T'avait mis en fureur.

LE COMTE.

Oui, j'avois cru d'abord

Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah ! jalousie.

LE COMTE.

Oui, j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas là de quoi crier si fort :
 Au lieu de t'emporter , tu dois plutôt en dire.

LE COMTE , à la Comtesse.
 N'est-ce pas ? il est pour ? ...

LA COMTESSE.

Si vous êtes instruit ,
 Vous savez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE , au Marquis.
 Oui , c'est pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE , au Comte.

Mais si l'on vous a dit ...

LE COMTE , au Marquis , en interrompant
 vivement la Comtesse.

Tenez.

Il lit le billet.

» Je vous attends ce soir.

LE MARQUIS.

Ce soir , & que veut-elle dire ?
 Tu ne rentres donc pas tous les soirs ?

LE COMTE.

Oh ! si fait.

Ce soir , c'est-à-dire ...

LE MARQUIS.

Hem ?

LE COMTE.

Plutôt qu'à l'ordinaire.

» Nous serons seuls enfin ; & je sens que j'en ai besoin ;
 » Il le faut pour l'exécution du projet que mon cœur m'a
 » jugé.

LE MARQUIS.

Le projet ?

LE COMTE.

Oui ... c'est ... un projet.

» Vous savez de qui j'ai besoin de m'occuper , pour ne
 » pas croire avoir perdu mes momens.

LE MARQUIS.

De qui !

LE COMTE

LE COMTE.

De moi.

« Hâtez-vous ; vous vous retirerez le plutôt possible , pour n'être
pas aperçu. »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce mystère ?

N'être pas aperçu chez toi ?

LE COMTE.

Je fais... l'affaire.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais ce billet n'est pas pour vous ; c'est pour d'Erbon.
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh ! oh !

LE COMTE, *à part.**(haut.)*

Quel supplice ! Mais , nous

(au Marquis.) (à la Comtesse.)

Croyez... défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre

LE COMTE, *(à la Comtesse.)*

De grâce , dissipez un si cruel soupçon ;

On vous croiroit ; par-tout on iroit le répandre.

LA COMTESSE, *à part.*

Fort bien , je commence à l'entendre.

LE COMTE, *(au Marquis.)*

Ainsi qu'à moi , la Comtesse est à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout à fait autant ; & je vois entre nous...

LE COMTE.

Au lieu de l'accuser , vous devez la défendre.

On doit , par des soupçons eût-on le cœur aigri ;

Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, tristement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagérée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec l'accent de la sensibilité.*

Il rend à ma vertu justice malgré lui.

LE COMTE, *de même.*

Autant qu'elle m'aimoit , elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au Marquis bien tendrement.*

Oui , Monsieur , il dit vrai.

LE COMTE.

Monsieur , daignez m'en croire ;

Ne soupçonnez jamais un cœur tel que le sien ;

M

Et de ce cruel entretien,
N'allez pas raconter l'histoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi; car je n'y comprends rien.

SCENE XVIII. ET DERNIERE.
Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE, LE COMTE,
LE CHEVALIER, LE MARQUIS,
LE MARQUIS.

MONSIEUR le Chevalier, de grace;
C'est à propos qu'ici vous arrivez.
Expliquez-moi, si vous pouvez,
Une énigme qui m'embarrasse,

J'écoutois tout-à-l'heure ici, sans être vu,
Le Comte avec sa femme; il l'emportoit contre elle;
Tout seul il la traitoit en épouse infidelle;
Et moi présent, il vante sa vertu.
Il prétend qu'au moment où j'ai su les surprendre,
Elle écrivoit pour lui ce billet assez tendre;
Et sa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il se trompoit; la lettre est écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orson,

J'accuse la Comtesse, & je vais la défendre.

(à part.)

Voici l'instant de ne rien ménager.

(haut.)

La lettre est pour d'Erbon; on vouloit l'engager
À venir répéter un bouquet qu'on apprête
Pour célébrer parmi nous votre fête.

Voilà le noir complot qui causoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du mystère.

LE COMTE, relisant.

Que vois-je, qu'ai-je fait? Eh! quoi,
Quand je forme contre elle un soupçon téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh! oui, je le savois, rien n'est plus véritable.

LE CHEVALIER, à part.

(haut.)

Reppons le dernier coup. Ce billet si pressant,

F'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable ;
(*lui donnant une lettre.*)

Connois encore celui que tu crois innocent.

LE COMTE, (*avec transport, mais d'une voix étouffée.*)
Sophie ! un rendez-vous ! & pour toi !

(*Le Comte demeure comme accablé.*)

LE MARQUIS.

Justement.

J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce dernier coup d'accable.

LE MARQUIS.

Ah, ah ! libertin, effronté !

Ah ! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité ?

LE CHEVALIER.

Pardonnez ; le remords le presse.

LE MARQUIS.

M'avoir, par un beau masque abusé si long-temps ?

Me voir sa dupe à soixante ans !

Me faire aller par-tout exalter sa sagesse !

(*Le Comte se relève pour parler.*)

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Ah ! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à Mademoiselle d'Orson.*

Voilà d'Elcour, ma sœur ;

Voulez-vous l'épouser ?

Mlle. D'ORSOŒN.

Quand vous voudrez, mon frere.

LE COMTE, *au Chevalier, en lui prenant la main,*
C'est en le déchirant que tu guéris mon cœur.

(*à la Comtesse.*)

Je dois être pour vous un objet de colere ;

Mais le remords vous venge & punit mon forfait.

Quel cœur j'osai trahir ! ciel ! & pour quel objet !

Pour chasser de mon ame un odieux caprice,

d'Elcour démasque un cœur, faux sous d'heureux dehors ;

Le votre généreux, tendre, sans artifice,

A bien plus fait que ses efforts ;

Ainsi lorsque, honteux d'une double injustice,

Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,

Mon cœur est moins changé par la haine du vice,

Que par l'amour de la vertu.

Si de me pardonner vous vous sentez capable. . .

LA COMTESSE.

Moi, mon ami, vous pardonner ! hélas !

Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas

Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux ! vous daignez oublier
Une trop coupable foiblesse !
Je dois m'en souvenir long-temps pour l'expier.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais sur cette promesse
Qui donc me répondra, d'Orson,
Que je puis. . . .

LA COMTESSE, avec un sourire touché.
Moi. Je suis sa caution.

LE MARQUIS.

Allons, je la reçois, ma niece. *Il l'embrasse*
(au Comte.)

Je te fais Gouverneur enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre.
De mon titre, d'Orson, je viens te revêtir ;
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi ! chaque jour votre main bienfaisante ? . . .

LE MARQUIS, montrant Mlle. d'Orson.
Et j'ajoute à sa dot dix mille écus de rente.
Aimez-vous, & vivez heureux.

LA COMTESSE.

Je reconnois bien là le Marquis de Rinvilla.

LE MARQUIS.

Non, c'est bien moins que je ne veux :
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux ;
Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.

Mon oncle ! . . .

LE COMTE.

O ciel ! quand vous comblez nos vœux ! . . .

LE MARQUIS.

Mais, dis-moi donc un peu, quel étoit ce caprice ?
Ta jalousie étoit donc un détour,
Une feinte, un ? . . .

LE COMTE.

Non, c'étoit injustice.

LE CHEVALIER.

Oh ! quant à ce mal là, Monsieur, de plus d'un jour
Je doute un peu qu'il en guérisse.

LE COMTE.

Hé bien, si mon tendre retour
M'expose encore à cette maladie,
Je saurai du moins par l'amour
Faire excuser ma jalousie.

Fin du cinquième et dernier Acte.